# Le Carnet de Ludwig X

A Suzanne

J’avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c’est le plus bel âge de la vie.

Paul Nizan. *Aden Arabie*.

# Avertissement de l’éditeur

C’est par l’intermédiaire de Pierre Fiastre que *Le Carnet de Ludwig X* revient aujourd’hui sous un nouveau jour. Passionné par l’histoire et l’impact de ce texte, Pierre m’a contacté pour me proposer de republier cette œuvre marquante, une chronique à la fois personnelle et historique qui touche à des thèmes d’une humanité profonde et toujours actuelle. Ce n’est qu’alors que j’ai découvert que, malgré son statut de livre culte pour un cercle de lecteurs, *Le* *Carnet de Ludwig X* était presque tombé dans l’oubli.

Publié une première fois en 1950, puis dans une seconde édition enrichie en 1954, le *Carnet* a traversé le temps en conservant autour de lui une aura de mystère. L’éditeur original, les *Editions du Mont Rose*, maison suisse dirigée par Arnold Sutter, avait cessé ses activités il y a une dizaine d’années, emportant avec elle les droits du livre. Avec l’aide de Pierre, nous avons entrepris des démarches pour retrouver les ayants droit de cette maison aujourd’hui disparue et ainsi faire revivre cette œuvre singulière.

Un mystère continue de planer autour de Jacques Marquand, l’auteur supposé qui aurait publié *Le* *Carnet de Ludwig X*, un ami engagé sous l’uniforme SS. Certains se demandent encore si Marquand a réellement existé, s’il était le pseudonyme plus ou moins travesti d’une personne réelle, ou une pure fiction sous la plume d’un auteur inconnu. Arnold Sutter n’est plus là pour éclairer notre quête. Que Marquand soit une figure réelle ou symbolique, son témoignage et ses réflexions, ainsi que l’histoire de cette amitié tragique, résonnent toujours puissamment aujourd’hui.

Cette troisième édition du *Carnet de Ludwig X*, reconstituée avec soin, comprend les annotations et l’analyse de Pierre Fiastre, qui éclaire et interroge le sens de cette amitié brisée par la guerre. Ce texte complexe et captivant rappelle avec force l’étrange fragilité des liens humains face aux choix que chacun fait en des temps troublés.

La présente édition comprend donc les parties suivantes :

⁃ Avant-propos (Jacques Marquand — 1949)

⁃ Récit d’une amitié rompue (Jacques Marquand — 1949)

⁃ Le Carnet (Ludwig X — 1943-1944)

⁃ Postface à la seconde édition (Jacques Marquand — 1954)

⁃ Questions sur une œuvre (Pierre Fiastre — 2024)

Gérald Wittock

Editions Melmac

2025

# Avant-propos

J’ai longuement hésité avant de rendre public le journal de Ludwig X. Bien sûr, je m’attendais à des réprobations, des indignations, voire des insultes. Comment, alors que les plaies de la guerre sont encore béantes, peut-on publier le texte d’un traître à son pays qui a combattu sous l’uniforme allemand ?

J’ose espérer que mon propre passé et mes écrits dans les journaux de la Résistance m’exonéreront de tout soupçon de complaisance avec les idées et les actes de Ludwig X. Mais je ne doute pas qu’on s’interrogera et qu’on me reprochera d’autant plus ce choix qu’il semble étranger à tout ce pour quoi je me suis battu.

Je ne me justifierai pas en arguant que Ludwig fut mon ami, mais je crois nécessaire de le dire publiquement. Oui, nous avions été proches, intimes, complices quand nous refaisions le monde, la nuit, sur les toits de la rue d’Ulm. Puis le fracas de ce siècle nous a brusquement séparés dans des circonstances que je n’ai jamais complètement élucidées.

Mais ce n’est pas par un quelconque sentimentalisme nostalgique que j’ai voulu, malgré mes hésitations, publier ce journal alors que notre pays panse ses plaies et doit aujourd’hui se réconcilier avec lui-même. C’est au contraire parce que je crois qu’il ne peut y avoir de reconstruction sans exigence de lucidité. Certes, je suis convaincu d’avoir fait les bons choix et je condamne ceux de Ludwig X. Mais je me pose une question dont la réponse me semble devoir conditionner les fondements d’une paix durable : pourquoi deux jeunes gens formés dans le même moule et partageant de nombreux idéaux ont-ils pu prendre des chemins aussi inconciliables ? Puis-je dire que j’étais meilleur que lui ? Je ne peux m’y résoudre. Le bien et le mal sont-ils si proches qu’un coup de dés suffise à faire basculer un homme dans l’ombre ou dans la lumière ?

Car cette tragédie qui nous a séparés a concerné l’humanité entière. Des familles, des communautés, des nations ont été broyées par le même engrenage. Certes, nous goûtons aujourd’hui la paix retrouvée et le ciel s’est vidé de ses nuages menaçants. Mais quelle garantie avons-nous d’être à l’abri de nouveaux orages ? Ma quête est celle d’une compréhension des ressorts qui peuvent conduire un homme à faire des choix. Exerçons-nous un réel libre arbitre sur notre vie ou bien ne sommes-nous que les jouets d’événements qui nous dépassent ?

Bien sûr, je ne suis pas le premier à me poser cette question et je n’ai pas la prétention d’y apporter une réponse. Mais, il me semble aujourd’hui plus que jamais nécessaire de maintenir ce débat ouvert pour conserver une vigilance consciente face aux dangers qui nous restent à affronter.

Jacques Marquand

1949

# Récit d’une amitié rompue

### Jacques Marquand

Ma réussite au concours littéraire de l’Ecole normale supérieure mit un terme définitif à l’espoir que nourrissait mon père d’avoir un fils polytechnicien. Que j’eusse choisi la filière scientifique n’y eût rien changé, car c’était la carrière des armes qu’il avait souhaitée pour moi, après que mes frères aînés avaient suivi des chemins différents, la médecine pour le premier, le barreau pour le second. Aussi loin qu’il m’en souvienne, j’avais grandi dans un monde où le métier militaire était la voie naturelle qu’empruntait les hommes, bien qu’il existât d’autres êtres humains tels que les femmes et les civils pour subvenir aux tâches subalternes auxquelles les soldats n’avaient ni le loisir ni l’humeur de se consacrer. Mon père n’avait fait que Saint-Cyr, et si j’emploie ce « que », licence que bien sûr je n’aurais jamais osé me permettre de son vivant, c’est pour traduire l’admiration sans bornes qu’il vouait à l’Ecole polytechnique qu’incarnaient à ses yeux les maréchaux Joffre et Foch. En revanche, il n’avait pas la moindre estime pour Pétain comme le démontrera plus tard son attitude face aux événements. Son rang de sortie à Saint-Cyr lui avait permis de choisir la cavalerie qui était alors l’arme noble par excellence avant qu’on ne se rendît compte qu’elle était parfaitement inutile dans une guerre de tranchées. Promu capitaine lors de la déclaration de guerre en 1914, il s’illustra néanmoins à la tête de sa compagnie en la faisant charger à pied lors de l’offensive de Champagne. Dans l’après-guerre il fut nommé gouverneur militaire de la Sarre, ce qui me donna l’occasion de naître en Allemagne et de maîtriser très tôt la langue de Goethe et de Schiller. Après un séjour au Tonkin, nous revînmes en France où mon père fut élevé au grade de général peu avant le déclenchement des hostilités. Cantonné derrière la ligne Maginot, il n’eut pas la satisfaction d’envoyer ses troupes au combat avant que l’armistice ne fût conclu. Peu après, il demanda sa mise à la retraite, refusant de servir dans l’armée de Vichy, qu’il qualifiait en privé d’armée d’opérette, et se retira dans notre propriété familiale près d’Avignon que nous ne connaissions jusqu’alors que comme un lieu de villégiature ou de passage entre deux affectations militaires.

Je me rends compte ici que j’ai peu parlé de ma mère que tant la carrière de son mari que les convenances de l’époque avaient reléguée au rôle non moins important d’assurer l’éducation de trois garçons, et ce jusqu’à ce que la maladie l’emportât à la fin de notre séjour en Indochine. A notre retour en métropole, alors que mes frères avaient déjà commencé leurs études universitaires, j’entrai en hypokhâgne[[1]](#footnote-1) comme interne au Lycée Joffre de Montpellier. Ce microcosme m’a sans doute aidé à affronter le double bouleversement du rapatriement et de l’absence de ma mère. Le temps y était rythmé par la remise des versions grecques et latines, l’actualité était celle de la guerre de Troie et la nation allemande était incarnée par Hegel et Kant, de sorte que je me sentais peu concerné par les évènements qui embrasaient la planète. Nous étions en zone libre et je n’étais pas en mesure de percevoir, lors de mes rares contacts avec le monde extérieur, ce qui avait changé par rapport à une époque et à un pays que je n’avais pas connu auparavant. Ce n’était pas la première guerre que nous perdions et j’étais plutôt soulagé qu’elle se soit terminée avant que j’atteignisse l’âge d’être mobilisé. Peu d’indices auraient pu laisser soupçonner un nouveau paradigme si ce n’est une dégradation progressive de la qualité de la cantine et les portraits omniprésents du Maréchal, depuis le bureau du proviseur jusqu’aux timbres-poste. Ce n’est que dans ma deuxième année à Montpellier que je quittais parfois l’internat pour passer des séjours auprès de mon père qui, du fait de sa soudaine inactivité qui l’éloignait des concepts de travail et de patrie, semblait découvrir celui de famille. C’est finalement, malgré le peu de loisirs que me laissaient versions et dissertations de vacances, à travers les promenades que nous effectuions ensemble dans la campagne, ou les soirées au coin du feu, qu’au gré de nos conversations, je me rendais compte de l’étrangeté de l’époque que nous traversions bien que cette conscience restât avant tout théorique tant je ne m’y sentais confronté que par ouï-dire et cette sorte de distanciation entre mon univers mental et la rugosité du monde ne prit fin que lorsque je montai dans l’express de Paris pour rejoindre l’Ecole normale supérieure.

Ce jour-là, mon père m’avait accompagné en gare d’Avignon et lorsque le train s’ébranla, bien que rien dans ses paroles ni dans son attitude ne le laissât paraître, je crus percevoir en lui pour la première fois un frémissement qui pouvait ressembler à une émotion, mais peut-être, après tout, n’était-ce qu’une impression due au désir que j’en avais. Le voyage fut interminable, ponctué de nombreux arrêts tant en gare qu’en rase campagne. J’avais emporté deux valises, l’une de vêtements et l’autre, beaucoup plus lourde, de livres empruntés à la bibliothèque paternelle, sans avoir réfléchi que j’aurai bientôt toute la littérature du monde à ma disposition. J’achevais La Maison Nucingen quand nous entrâmes en gare de Chalon-sur-Saône où nous franchîmes la ligne de démarcation et où je vis pour la première fois des uniformes allemands et c’est à cet instant que je compris que je pénétrais dans cette réalité que, jusqu’alors, je n’avais considérée que comme une ombre projetée sur la paroi de ma caverne. Dans les quelques heures qui me séparaient alors de mon arrivée à Paris, j’eus l’impression que je quittais définitivement un monde vers lequel il n’existerait plus de chemin de retour. Je me sentais en même temps accablé par une pesanteur inconnue et exalté par une énergie nouvelle qui m’irradiait progressivement. Lorsque, au petit jour, je vis pour la première fois les pavillons de banlieue, les cheminées d’usine et les stations de triage et que, malgré le vacarme du chemin de fer, je crus entendre enfler la rumeur grouillante de la ville, penché à la fenêtre de mon compartiment, je me sentis Rastignac.

A peine sorti de la gare de Lyon, plus que les uniformes ce furent les panneaux indicateurs écrits en allemand qui me donnèrent l’impression d’entrer dans un monde étrange, auquel je m’attendais comme à un roman dont on a beaucoup entendu parler avant de se plonger dans sa lecture, mais qui, en fait, m’apparut plutôt comme un livre d’histoire décrivant une époque singulière et anecdotique. Hormis ces étrangetés, Paris était tel que je l’avais imaginé et je n’eus aucun mal à m’y repérer tant j’en avais étudié la géographie au préalable. Je flânai sur les quais, je m’assis sur la fontaine Saint-Michel, je trouvai sans mal la Sorbonne, j’entrai au Panthéon et je fis ainsi, malgré mes lourdes valises, quelques heures de repérage urbain avant de rejoindre la rue d’Ulm. Là, il me parut tout à fait étrange d’être connu, attendu et accueilli avec bienveillance par des gens auxquels l’âge et la fonction que je leur supposais donnaient une importance qui me semblait bien supérieure à la mienne. Mais tout était fait pour qu’on s’y sentît immédiatement à l’aise et qu’aussitôt arraché au cocon familial, on y trouvât le sentiment d’une appartenance à une communauté hors du commun. Les conditions de vie y étaient pourtant rudimentaires. Nous étions logés dans des alcôves séparées les unes des autres par de fines cloisons et fermées par des rideaux. La réserve de charbon était limitée et les douches étaient alimentées en eau chaude un jour par semaine. Mais, plus que l’internat, c’est la turne, pièce de travail partagée, qui constituait la cellule de base de la sociabilité normalienne. Nous avions le choix de nos coturnes. Les khâgneux de Louis le Grand ou d’Henri IV s’étaient réunis par affinités. Etant le seul admis de Montpellier, je me résignai au hasard ou plutôt au dernier choix qui regroupait les isolés qui, comme moi, ne connaissaient personne. C’est ainsi que je découvris Ludwig.

Lorsque je le vis pour la première fois, il lisait les Pensées. Comme je lui demandai s’il était croyant, il me détrompa rapidement. Il s’intéressait en fait aux raisonnements logiques qui étayaient la philosophie de Pascal et il me précisa qu’il avait décelé dans le texte du pari une erreur fondamentale, ou plutôt, car il considérait Pascal incapable d’une telle négligence, une duperie volontaire de sa part destinée à convaincre les libertins ignorants des mathématiques. Je ne compris pas alors son argumentation, mais nous avions deux années devant nous pour qu’il me l’expliquât dans le détail. Ludwig avait une manière de pencher la tête sur le côté en ne se déparant jamais d’un léger sourire malicieux. Ses yeux, que sa mèche blonde cherchait à masquer, semblaient toujours scruter ses interlocuteurs dans le but de les percer à jour. Il émanait de lui un rayonnement qui me séduisait. Je ne sais pas pourquoi nous devînmes très vite amis, alors que nous n’accordions à nos autres coturnes qu’une camaraderie convenue. Pourtant, nos racines ne nous conduisaient pas naturellement à cette complicité. J’étais issu de la petite aristocratie provinciale du midi de la France. Ludwig venait de Poitiers et était originaire d’une famille modeste. Son père était employé de bureau à la mairie et sa mère couturière dans une chapellerie. J’avais réussi le concours littéraire et lui le concours scientifique. Je faisais partie à l’Ecole du groupe tala[[2]](#footnote-2). Ludwig était matérialiste et parfaitement athée. Ce n’est que bien plus tard que j’appris même que sa mère était juive. Je ne sais pas comment il était parvenu à cacher ce fait à l’administration, car, en ce temps-là, les juifs n’étaient pas admis à l’Ecole. Bien entendu son prénom accolé à un nom bien français était l’objet d’un étonnement auquel il se devait de répondre. Il expliquait alors patiemment que son père, aussi facétieux qu’internationaliste avait parié de donner le même prénom à tous ses fils. Ainsi les frères de Ludwig se prénommaient Louis, Lewis et Luigi. Assurément, dans la période que nous traversions, c’est Ludwig qui ressentait le plus souvent le besoin de se justifier.

Souvent, après le pot[[3]](#footnote-3), nous montions sur le toit de l’Ecole. Qu’il fasse chaud ou froid, nous restions assis des heures durant dans l’obscurité et nous inventions nos vies en fumant des Gauloises. Nous avions passé nos années de classes préparatoires plongés dans nos livres, étrangers à notre siècle et à sa fureur. Maintenant, nous nous sentions immergés dans ce tumulte et nous devions nous construire face à des évènements qui nous étaient imposés. Je ne sais pas ce que c’est qu’avoir vingt ans aujourd’hui ou à une autre époque relativement sereine. Nous, nous confrontions notre propre feu intérieur aux flammes qui embrasaient la planète. Ce qui m’impressionnait le plus chez Ludwig, c’est qu’alors qu’il suivait une filière scientifique, il développait des idées que je me serais jugé incapable de formuler aussi clairement, moi l’apprenti philosophe.

A vingt ans, la première question que l’on se pose est bien sûr celle du sens de la vie. Ludwig rangeait les êtres humains en quatre catégories. La première était celle des imbéciles qui ne se posent même pas la question de savoir s’il y a des questions à se poser. Mais ils peuvent aussi être rejoints par des sages qui, après avoir été philosophes, ont compris qu’on ne peut répondre à une question que par une autre question et que l’absence de question est, au bout du compte, préférable à l’absence de réponse. La suivante était celle des angoissés qui passent leur temps à s’interroger sur le sens de la vie. Si toutefois ils arrivent à prendre un peu de recul, ils comprennent que, s’il est une caractéristique ultime qui distingue l’homme de l’animal, c’est bien cette capacité réflexive qui lui permet de s’interroger sur lui-même et, à défaut de connaître les réponses, de savoir les questions et ils finissent par penser que le sens de la vie consiste justement en cette perpétuelle interrogation. Puis venaient les croyants qui pensent que la vie a un sens ou, tout au moins, agissent comme si c’était le cas et comme si la transcendance de ce sens était suffisante à justifier tant la vie que son sens et comme si le fait d’avoir un idéal, une foi, un but suprême permettait de justifier ses actes et peut-être aussi son essence. J’en faisais partie, comme tous les théistes, mais aussi les francs-maçons, les communistes et les fascistes. Et enfin venaient les nihilistes[[4]](#footnote-4), dont Ludwig se revendiquait, qui se satisfont que la vie n’ait aucun sens et, plus que de s’en satisfaire, s’en réjouissent comme d’un bienfait, non pas des dieux, mais de personne. Il ne s’agit pas de ne pas se poser de questions, mais bien au contraire de leur donner des non-réponses. Et alors — je cite Ludwig — libéré du poids des questions sans réponse, des réponses sans explication, des explications sans justification, et des justifications sans question, il est possible d’assumer une vie qui, puisqu’elle n’a aucun sens, s’ouvre dans toutes les directions.

Pour ma part, j’avais été élevé dans la religion catholique et ni l’apprentissage de la philosophie ni le développement de l’esprit critique qui l’accompagnait naturellement ne m’avaient semblé des raisons suffisantes pour remettre en cause ma foi. Bien entendu, comme beaucoup d’intellectuels chrétiens, j’avais une conception distanciée du dogme et j’en considérais souvent les textes et les préceptes pour leur valeur symbolique et non pas au pied de la lettre. Ludwig tournait cette attitude en dérision. Comment, me disait-il, peux-tu accorder du crédit à une théorie dont ton intelligence te démontre l’irrationalité, mais que, par ton refus aveugle de t’en détacher, tu t’obstines à déformer au prisme de ta raison en construisant ton propre système de valeurs qui n’a plus rien à voir avec la foi du charbonnier dont les piliers sont la création du monde, les miracles, la résurrection de la chair et l’existence du diable et qui, si tu lui exposais ta conception du christianisme, te considérerait comme un hérétique ?

Nous prenions un certain plaisir à n’être d’accord sur rien tant par goût de la rhétorique que par le fait d’avoir trouvé en l’autre l’avocat du diable toujours prêt à nous pousser dans nos retranchements pour pointer du doigt nos propres contradictions, mais peut-être ressentions-nous surtout une satisfaction teintée d’étonnement à la conclusion implicite que nous finissions, tout en ayant adopté des voies divergentes, par converger sur l’essentiel. Nous construisions le même édifice avec des matériaux différents. Notre jeunesse et nos espoirs se conjuguaient aux incertitudes et aux désastres de l’époque pour nous offrir la plus grande des libertés, celle de tracer nous-mêmes nos routes alors qu’il n’y avait plus de repère. Au cours de cette première année d’école, nous étions donc passés de la connaissance abstraite du monde à la confrontation directe avec sa réalité. Mais nous étions encore dans le mode de la réflexion. Celui de l’action viendrait ensuite.

Peut-être la conscience de vivre une époque hors du commun nous confortait-elle dans l’idée que nos actes ne pouvaient eux aussi qu’être extraordinaires, comme si nous avions été transportés sur une planète massive sur laquelle la gravité ne permettait de se mouvoir qu’avec un effort surhumain. Peut-être avions-nous besoin de prendre des forces comme le fait un papillon enfermé dans sa chrysalide avant d’imaginer pouvoir la briser et prendre son envol. Peut-être tout simplement avions-nous envie de vivre cette vie simple d’étudiant qui nous avait été si longtemps promise et dont nous pressentions qu’elle serait éphémère. Ecouter un cours, faire un devoir, rire à un canular, boire, dormir, regarder les étoiles nous apparaissait comme des plaisirs minuscules, mais précieux, à la fois dettes du passé et emprunts sur l’avenir. Et puis, nous voulions avant tout nous donner les moyens d’être sûrs de nos certitudes ou de nos incertitudes.

Ludwig était un matérialiste rationaliste qui prétendait que l’univers était régi par des lois naturelles réductibles à quelques forces dont l’action instantanée sur les particules élémentaires permet à celui-ci de passer d’un état à un autre selon des règles totalement déterminées. Les êtres vivants eux-mêmes, disait-il, ne sont composés que de matière, certes parfaitement agencée, dont le comportement est aussi inéluctablement prévisible que celui d’un caillou lancé en l’air. Bien sûr, je m’insurgeais contre cette conception au nom du libre arbitre. Je lui répondais que par exemple, je pouvais décider tout de suite de lui donner un coup de poing dans l’œil et de faire ainsi éclater les vaisseaux sous sa peau. Il ne dépendait que de moi, de la décision que j’allais prendre, qu’il eût le lendemain un œil au beurre noir. Cette décision dont tu me parles, me disait-il, tu l’as forgée dans ton cerveau au moyen de connexions électriques qui résultent de la manière dont ton esprit a évolué jusqu’à aujourd’hui et comme je t’ai particulièrement agacé, tu as forgé cet argument. Mais tu m’écoutes en ce moment et les connexions se rassemblent, aussi cette décision que tu dois prendre, tu penses que tu en es le maître, alors qu’elle ne résultera que des connexions qui vont déterminer dans un instant, sans que tu y sois pour quelque chose, si tu vas me donner un coup de poing ou pas. Pour ma part, je parie que tu ne le feras pas. Et je ne le frappai pas malgré l’envie que j’en avais.

Face à ses raisonnements, je me sentais parfois démuni comme devant une falaise dont la paroi lisse n’offrit aucune aspérité à laquelle on pût tenter de s’accrocher. J’essayais de la contourner, de chercher d’autres angles d’attaque. Si le libre arbitre n’existe pas, alors que fais-tu de la responsabilité ? Si personne n’est maître de ses actes, Hitler ne porte pas plus de responsabilités qu’un enfant ? Que ferais-tu si tu l’avais en face de toi ? Je le tuerais bien sûr, me répondait-il avec un sourire, car les petites connexions de mon cerveau me pousseraient à le faire. Comme tu le ferais aussi, non ? Je me suis longtemps posé la question.

En tant que catholique, je considérais le droit de tuer comme solidement encadré par les structures sociales et valable uniquement en deux circonstances. La première était la peine de mort, à condition qu’elle soit prononcée dans le cadre d’une justice équitable qui soit l’expression du corps social. La seconde était celle de la guerre, circonstance certes malheureuse, mais inéluctable pour résoudre les conflits entre nations dans un cadre codifié. Pour Ludwig, le simple fait d’associer le mot « droit » à l’acte de tuer semblait inconcevable. Il déniait à la société le droit de définir le droit et il qualifiait la peine de mort de paroxysme de la barbarie sociale. La colère, la vengeance ou même l’envie ou l’intérêt sont des motifs compréhensibles, si ce n’est légitimes, de tuer, disait-il, mais certainement pas la loi. Il balayait également toute tentative de codification des conflits. Si l’on veut s’opposer à la guerre, disait-il, il faut admettre qu’elle soit totale, impitoyable et atroce, que toute la cruauté dont les hommes sont capables s’y révèle au grand jour.

Mais nous n’entendions pas le son du canon et, en cet automne 1941, nous n’avions pas encore l’impression que le Quartier latin fût un champ de bataille. La rue d’Ulm était une ruche dans laquelle les idées politiques tenaient lieu de miel. Le gouvernement de Vichy avait nommé un directeur à sa botte, Jean Carcopino, qui tentait sans grand succès de mettre l’enseignement en conformité avec la Révolution nationale. Certains des élèves se sentaient proches de Vichy, bien que souvent hostiles à l’occupant. Il y avait à cela des raisons objectives que seule une mise en perspective historique peut éclairer. Nous avions vingt ans et il nous semblait que les années qui s’étaient écoulées depuis notre naissance avaient donné lieu à un emballement de l’histoire. A peine deux décennies plus tôt, nous sortions triomphants d’un conflit épuisant, mais qui semblait alors auréolé d’une gloire qui le justifiait a posteriori. Puis quelque chose s’était détraqué, qui avait fait de cet entre-deux-guerres une période dont personne ne se sentait bien fier. Alors chacun y cherchait son bouc émissaire — les ligues d’extrême droite, le Front populaire, les juifs, l’affairisme ou le grand capital. Et la France se désunissait en restant aveugle à la montée des périls.

L’habileté de Pétain avait consisté à travestir ce qui n’était qu’une capitulation humiliante en sursaut national, à prôner le rassemblement après la division, autour de quelques valeurs simples, mais efficaces par leur simplicité même. Et beaucoup, que leurs opinions ou leurs origines auraient conduits précédemment à s’entre-déchirer, étaient séduits par cette apparence de sérénité.

Mais plusieurs d’entre nous étaient attentifs aux voix de la Résistance qui commençaient à émerger. A cette époque celles-ci apparaissaient essentiellement d’inspiration gaulliste et émanaient plutôt d’hommes de droite. Le pacte germano-soviétique venait d’être rompu et le Parti communiste peinait encore à s’organiser. De toute façon, il n’avait pas alors à l’école l’audience qu’il y acquerrait après la guerre.

En fait, les lignes ne semblaient pas aussi tranchées qu’elles l’ont été plus tard. On pouvait être anti-allemand et anti-gaulliste et il ne paraissait pas impossible de soutenir à la fois Vichy et la Résistance avec la même ferveur patriotique. Mais s’il était facile de s’engager dans des mouvements pétainistes, il n’était pas du tout évident de rejoindre la Résistance.

Un des professeurs auquel nous vouions tous deux une admiration sans bornes était Jean Cavaillès qui était autant philosophe que mathématicien. Il enseignait à la Sorbonne la logique et la philosophie des sciences et tenait assez ouvertement des propos hostiles au régime. Nous le soupçonnions d’appartenir à la Résistance, mais nous n’avons su que bien plus tard qu’il animait un réseau de renseignements et de sabotage.

A l’école, les mouvements politiques étaient interdits et seuls étaient autorisés les groupes religieux, tala et papaillal. Je fréquentai bien sûr le groupe tala, mais les opinions politiques y étaient très diverses et celles que je pressentais chez certains de ses membres me dissuadèrent de m’y investir.

J’entrainais aussi Ludwig à la Maison des Lettres, rue Soufflot. Cet établissement faisait partie d’un projet de Vichy pour diffuser les idées de la Révolution nationale parmi les étudiants de la zone occupée. Son directeur, le critique de théâtre Pierre-Aimé Touchard, chrétien engagé proche de la revue Esprit, que tout le monde appelait PAT, avait totalement détourné sa mission de ses objectifs initiaux. La parole y était entièrement libre et les discussions souvent animées portaient sur la littérature, le théâtre ou le cinéma, mais n’étaient que des prétextes à parler de politique. Bien que les opinions de ceux qui y venaient fussent diverses, la communauté d’esprit qui y régnait sous le regard bienveillant de la grande silhouette de PAT mettait tout le monde en confiance. On y ressentait, bien plus qu’à l’école, une indépendance de ton et ce n’est sans doute pas un hasard si je retrouvai plus tard nombre de ses habitués dans la Résistance.

Mais pour l’heure nos débats n’étaient encore que des controverses éthiques et, pas plus que les autres élèves, nous n’étions engagés dans l’action.

Aussi, notre comportement au quotidien était-il analogue à celui de n’importe quels étudiants provinciaux découvrant pour la première fois la liberté de prendre en main leur destin. Nous étudions raisonnablement, nous lisions beaucoup, nous mangions assez peu, nous dormions le moins possible, et nous débattions sans cesse. A vingt ans, les jours ont plus de vingt-quatre heures. Nous marchions aussi interminablement dans Paris, prolongeant nos discussions nocturnes et les adaptant aux lieux où nos pas nous amenaient. Ainsi, inévitablement la place de l’Hôtel de Ville, autrefois place de Grève, nous conduisait-elle au sujet du droit de tuer. La rue Saint-Augustin nous amenait sur le terrain du libre arbitre tandis que la rue Descartes nous inspirait le doute méthodique. Nous nous interrogions sur les choix littéraires du Conseil de Paris dans la dénomination des noms de rue. Pourquoi Platon et pas Aristote, Leibniz et pas Kant, George Sand et pas Alfred de Musset ? En revanche, on ne pouvait que louer l’inspiration qui leur avait fait placer la rue de La Boétie près de l’avenue Montaigne.

Malgré les privations et les rigueurs du temps, Paris était pour nous une fête. Nous percevions un faible traitement, mais étant logés, nourris, même peu, et blanchis, il constituait un argent de poche conséquent. Nous allions au cinéma, rue des Ursulines, voir L’assassin habite au 21 ou Les visiteurs du soir. Nous assistions au répertoire de la Comédie-Française et à la création de La Reine morte. Mais une des pièces qui nous marqua le plus fut Les Mouches de notre archicube[[5]](#footnote-5), Jean-Paul Sartre. Nous voyions dans le peuple argien qui se complait dans le repentir imposé par Egisthe et refuse la liberté que lui propose Electre une métaphore de la France pétainiste. Mais nous divergions sur le personnage d’Oreste. J’y voyais une sorte de Jésus-Christ qui assume et rachète les fautes des autres. Pour Ludwig, c’était un surhomme nietzschéen qui dépasse sa condition en s’opposant aux dieux. En tout cas, lui dis-je en citant Jupiter, tu ne pourras pas nier que « le secret douloureux des dieux et des rois, c’est que les hommes sont libres. »

En évoquant nos loisirs, je n’ai pas parlé jusqu’ici d’un sujet qui occupe habituellement les jeunes gens, c’est bien entendu celui de la gent féminine et le lecteur pourrait penser qu’il était hors du champ de nos préoccupations, ce qui n’était pas le cas. Mais nous l’abordions avec Ludwig sous deux angles différents.

J’étais un jeune homme catholique, ce qui à cette époque impliquait certaines contradictions comportementales qui n’étaient d’ailleurs pas réservées à la jeunesse. Je croyais donc à l’institution sacrée du mariage que néanmoins de nombreuses considérations sociales conduisaient à n’envisager qu’après avoir profité de quelques années d’apprentissage. Dans l’intervalle qui correspondait justement à la période où les jeunes gens ressentent l’attirance du beau sexe avec un maximum de vigueur, on ne pouvait en être réduit qu’à une alternative entre l’abstinence et le péché de chair. J’avais fait le choix qui me semblait le plus hygiénique, estimant que la luxure n’était guère plus grave que la concupiscence. Mais ce choix consistait parfois en amours tarifés parfois en aventures sans lendemain auxquelles je pouvais m’abandonner avec d’autant plus de liberté qu’elles étaient justement sans lendemain. Il m’était alors possible de m’en repentir sincèrement avant de recommencer. Cette attitude que je ne peux m’empêcher de considérer aujourd’hui comme sophistique était néanmoins caractéristique de la société contemporaine.

En revanche Ludwig était fiancé. Je ne saurai dire si ce terme qu’il employait impliquait une intention de mariage, un état pérenne de relation amoureuse ou les deux. Il connaissait Suzanne depuis l’enfance. Elle était la fille du chapelier israélite chez lequel sa mère était ouvrière, à Poitiers. Ludwig lui étant parfaitement fidèle, c’est sans lui que je m’adonnais parfois au hasard des rencontres féminines. Je ne lui racontais pas mes aventures, car je sentais que cela ne l’eût pas vraiment intéressé. En revanche, il me parlait souvent de Suzanne. Ils avaient grandi ensemble et ne s’étaient pas quittés, passant progressivement de l’enfance et l’amitié à l’adolescence et l’amour. J’avais du mal à imaginer que deux êtres puissent arriver au degré de fusion, tant des corps que des esprits, que je pensais percevoir des propos de Ludwig. J’en arrivais même à me demander quel était pour Ludwig le rôle de sa relation avec moi. Etait-elle complémentaire de celle qu’il entretenait avec Suzanne ou bien notre amitié était-elle en quelque sorte supplétive de son éloignement ?

Au début du mois de décembre 1941, Ludwig m’annonça que Suzanne viendrait à Paris pour les fêtes de fin d’année. Cette perspective me mettait mal à l’aise. Je m’interrogeais sur le rôle que je pourrais jouer dans ce trio. Parfois je m’imaginais comme une sorte d’intrus auquel la délicatesse aurait recommandé de s’éclipser et l’expression « tenir la chandelle » me venait à l’esprit. Parfois je craignais que Ludwig ne sût assumer l’affection qu’il portait à chacun d’entre nous et qu’il ne froissât Suzanne en essayant de ménager une sorte de symétrie dans nos relations. Je projetai de partir et je m’en ouvris à Ludwig qui s’en offusqua aussitôt. Suzanne venait à Paris pour découvrir la vie qu’y menait Ludwig et j’en constituais une part fondamentale. Je ne pouvais pas rompre cet équilibre et Suzanne voulait absolument me connaître. Je cédai assez facilement.

Ludwig avait tenu à ce que je l’accompagne pour l’accueillir à la gare d’Austerlitz. Quand je la vis, je crus la reconnaître et en même temps, je fus surpris. Peut-être était-ce du fait qu’elle ne paraissait pas du tout juive ou bien tout simplement parce que je n’imaginais pas, malgré tout ce que m’en avait dit Ludwig, qu’un visage exprimât une telle grâce qui semblait réservée aux tableaux de la Renaissance. Ce n’est que bien plus tard que j’identifiai ce visage à celui de la religieuse que Filippo Lippi enleva du couvent et qui prête ses traits à la plupart de ses Madones. Dès qu’elle nous vit, elle lâcha ses sacs sur le quai, courut vers nous et nous enlaça dans une même étreinte. Elle nous embrassait tous les deux et les témoins de la scène auraient eu du mal à distinguer lequel de nous deux était le fiancé.

A partir de cet instant, j’oubliai définitivement mes appréhensions et je me laissai emporter par le tourbillon de cette étreinte qui, dans mon souvenir, se prolongea durant toute une semaine de gaité et de folle insouciance pendant laquelle nous ne nous sommes pas quittés. Suzanne n’était jamais venue à Paris et nous voulions l’emmener dans tous les lieux qui nous tenaient à cœur ou qui nous étaient familiers, bien que nous ne les connûmes nous-mêmes que depuis quelques mois. Paris était notre territoire et nous nous comportions en propriétaires qui faisaient les honneurs de leur royaume à la reine de Saba venue en découvrir les merveilles. Nous arpentions quais et avenues selon nos itinéraires élaborés, nous entrions dans nos bars secrets, nous allâmes au théâtre et ils m’accompagnèrent à Notre-Dame pour la messe de minuit.

Grâce à la myopie ou à la complicité du concierge, nous n’avions eu aucun mal à faire entrer Suzanne dans l’enceinte de l’école. Du fait des vacances de Noël, de nombreux élèves étaient partis auprès de leur famille et nous pûmes nous retrouver tous les trois dans une chambre abandonnée et glaciale. Il faisait bien trop froid pour s’éterniser sur les toits et nous nous pelotonnions sous des couvertures pour expérimenter à trois les joutes verbales que nous pratiquions naguère à deux. Je compris alors que ce jeu auquel je ne m’adonnais que depuis notre amitié récente, Ludwig et Suzanne le pratiquaient depuis des années. Mais dans notre trio, elle endossait le rôle de l’arbitre, distribuant les points, donnant raison tantôt à l’un tantôt à l’autre et, me sembla-t-il, abondant plus souvent dans mon sens qu’à mon tour, habituée sans doute à apporter la contradiction à Ludwig. Elle me conseillait de ne jamais croire ce qu’il disait, car la plupart du temps il n’y croyait pas lui-même et généralement ses actions étaient le meilleur démenti qu’il apportait à ses discours. Je tentais alors de défendre Ludwig peut-être par crainte qu’il ne prît ombrage d’une coalition trop évidente entre Suzanne et moi. Mais peu à peu mes scrupules s’estompaient et nous nous laissions tous les trois emporter par l’ivresse du jeu et notre complicité croissante. Lorsque tard dans la nuit le sommeil commençait à ralentir nos échanges et à affaiblir nos arguments, je me retirais dans ma chambre en prétextant que j’étais trop habitué à mon lit.

La dernière nuit de Suzanne à Paris était celle de la Saint-Sylvestre. Après avoir fêté la nouvelle année à la Maison des Lettres, nous finîmes la soirée dans notre turne, accompagnés d’une bouteille de mauvais cognac que nous avions payée fort cher. A partir de là, mes souvenirs s’estompent dans les brumes de l’alcool, mais je sais que nous avons parlé d’un thème qui était inhabituel à nos conversations avec Ludwig, celui de l’amour, et qu’une coalition insolite s’était formée. Ludwig et moi défendions l’idée de l’amour exclusif qui ne peut se porter que sur une seule personne. Suzanne nous tenait tête en prétendant que rien ne s’opposait à ce qu’on puisse aimer plusieurs personnes à la fois, peut-être différemment, mais avec une égale intensité. Les signaux avant-coureurs du sommeil ne m’alertèrent pas et lorsque je me réveillai quelques heures plus tard, nous étions tous les trois pelotonnés dans le même lit.

L’après-midi, nous avons raccompagné Suzanne au train de son départ et son visage souriant à la fenêtre s’est imprimé dans ma mémoire comme si j’avais su que je ne la reverrais plus.

A l’été 1942, la direction de l’école nous laissa le choix entre l’accomplissement d’un service rural ou la participation à un stage d’enseignement général à Cannes qui n’était rien d’autre qu’un camp d’endoctrinement aux idées de la Révolution nationale. J’avais donc eu l’idée de faire écrire par mon père à la direction de l’école pour réclamer ma présence, ainsi que, si possible, celle d’un autre élève de la promotion pour subvenir aux contraintes de son exploitation agricole. Il n’avait pas précisé que celle-ci ne comportait guère que de la garrigue, une centaine d’oliviers qui n’ont besoin durant l’été d’autres soins que de regarder les olives mûrir, un jardin potager et quelques animaux de basse-cour destinés à une consommation personnelle.

C’est ainsi que j’invitai Ludwig à passer le mois d’août dans notre propriété ancestrale. Je craignais toutefois qu’il ne se sentît mal à l’aise dans le milieu un peu désuet et compassé de ma famille. Mon père était d’un genre qu’on aurait pu appeler vieille France. Il partageait assez largement les idées du colonel de La Rocque dont il était camarade de promotion de Saint-Cyr : un traditionalisme chrétien d’extrême droite, mais farouchement patriote qui rejetait aussi bien le nazisme que le bolchevisme. Ses rapports avec moi avaient toujours été empreints de la parcimonie que les devoirs paternels lui dictaient. Je craignais que se produisît quelque étincelle avec Ludwig, mais il n’en fut rien.

Ce fut un séjour de farniente, ponctué de longues promenades aux heures où le soleil nous en laissait le loisir, de siestes ombragées et de soirées dans l’obscurité bleue. Les cigales rythmaient les jours et les grillons les nuits. Mis à part quelques moments consacrés au rami ou à la pétanque pour lesquels tout commentaire autre que technique eût été incongru, ce ne furent que discussions ininterrompues, particulièrement entre mon père et Ludwig jusqu’à une heure avancée de la nuit alors que, brisé par nos randonnées de la journée, je m’endormais dans mon fauteuil. Le matin, je m’éveillais aux premières lueurs que le soleil dispensait à travers les persiennes de ma chambre de crainte que mon père et Ludwig n’eussent entamé la conversation du petit-déjeuner, voire ne fussent déjà partis arpenter les chemins. A les entendre ainsi parler, je ressentais à la fois une certaine jalousie de n’avoir jamais eu de telles discussions avec mon père, une double fierté de les avoir présentés l’un à l’autre et que chacun semblât apprécier cette compagnie et un plaisir mêlé d’étonnement de découvrir en mon père une personne à la fois si familière et inconnue.

J’ignorais en fait que mon père, que je n’avais jamais entendu tenir que des discours de père, convenus et prévisibles, maniât aussi bien l’art de la rhétorique. Face à Ludwig, pour lequel il ne se sentait mû par aucun devoir d’éducation ni de protection, il semblait investi d’un désir de convaincre. Sans doute y voyait-il aussi l’opportunité de pouvoir exprimer ses idées en toute franchise, ce qui n’était pas commun à l’époque et particulièrement dans la retraite qui était la sienne, tout en tissant une relation dans laquelle le privilège de l’expérience ne fût pas bridé par une quelconque responsabilité parentale. Peut-être après tout étais-je le véritable destinataire de ses propos, Ludwig jouant en quelque sorte le rôle de catalyseur d’une réaction chimique qui signifiait la fin d’une certaine relation entre mon père et moi, la fin de mon enfance. Je me rends compte aujourd’hui que souvent le temps ne change rien aux relations entre des parents et leurs enfants, qu’elles deviennent simplement inutiles, car les uns ont vieilli et les autres ont grandi et qu’elles perdurent comme des fossiles, témoins d’un temps révolu. On continue d’aimer ses parents non pour ce qu’ils sont, mais pour ce qu’ils ont été et on les enterre en songeant qu’on ne les a pas vraiment connus. Cet été 42, sans que j’en eusse conscience sur le moment, je fis la connaissance de mon père.

Je me souviens que la question de Dieu fut sans doute la première à émerger dans le débat. Mon père m’avait élevé dans la plus stricte croyance religieuse et, tout en ayant conservé la foi, j’avais pris des libertés avec la lettre de la religion pour tenter d’en préserver l’esprit face aux évidences que la science et la philosophie nous imposaient. Ludwig se moquait de ce qu’il appelait mes petits arrangements avec la religion, dont, il est vrai, j’avais parfois du mal à trouver les limites. Je m’attendais à ce que mon père, que j’avais toujours entendu réciter le Credo avec dévotion, défendît l’orthodoxie des textes sacrés. Quel ne fut pas mon étonnement de constater que les quelques libertés que je prenais avec le catholicisme n’étaient qu’escapades buissonnières par rapport aux chemins de traverse qu’il empruntait ? Je fus surpris de son habileté à pousser Ludwig dans ses retranchements.

Vous vous prétendez nihiliste, jeune homme. Mais si ce monde n’a aucun sens pour vous, vous n’avez d’autre attitude cohérente que le suicide ou le crime, le quitter ou en profiter. Or vous n’en faites rien. Vous vous évertuez à chercher une issue. Vous vous interrogez sur le chemin à suivre. Vous étudiez, mais pour quel lendemain ? En fait, vous vous complaisez dans une posture esthétique que tout contredit dans votre comportement. Vous êtes lucide quant à la vanité des ambitions terrestres, mais vous affirmez votre présence dans ce monde, vous continuez néanmoins à avancer, comme si vous pressentiez qu’il existe quelque chose de plus cohérent. Vous exercez votre libre arbitre tout en en niant sa réalité. Vous aimez tout en étant conscient du caractère contingent de cet amour. Vous cherchez des raisons de vivre ailleurs que dans les satisfactions éphémères que ce monde peut vous apporter. Votre quête est celle de la transcendance. En fait, il y a un nom pour désigner quelqu’un comme vous. Vous êtes tout simplement un chrétien, Ludwig. Et ne me parlez pas de Jésus. Il n’est pour rien dans tout ça. Jésus était un type exactement comme vous, un peu plus extraverti peut-être. Il a raté sa vie, mais il a réussi sa mort et des exégètes habiles ont inventé une religion sur son nom. Et des tas de gens qui ne comprenaient pas bien leur propre quête ont pu s’y reconnaître. Si vous cherchez les raisons d’espérer dans un monde qui ne vous en fournit aucune, il ne fait aucun doute que vous êtes chrétien.

Plus encore que Ludwig, je fus le plus stupéfait par cette conception de la religion. Et quand je tentai de replacer Dieu dans le débat, c’est à moi qu’il s’adressa directement :

Tu n’es plus un enfant, Jacques. Tu sais bien qu’il n’y a aucun vieillard qui s’amuserait à nous regarder vivre et à changer le cours des choses d’une pichenette quand on le lui demanderait avec insistance. Mais que cela ne t’empêche pas de prier. Tu sais qu’il y a au moins quelqu’un qui t’écoutera, c’est toi-même.

Ludwig confia à mon père qu’il avait été tenté par la franc-maçonnerie qui était une sorte de religion sans Dieu. Il ne m’en avait jamais parlé auparavant et je n’en avais alors qu’une connaissance très limitée. Mon père l’en dissuada. Les francs-maçons étaient pour lui des gens imbus de leur personne qui, parce qu’ils refusaient la transcendance, s’érigeaient eux-mêmes en censeurs des actions humaines. Ils conservaient de la religion ses aspects les plus superficiels, les messes, les rites et les ornements. Ils remplaçaient la croix par un compas, comme si un symbole leur était nécessaire pour comprendre le concept du sacré. En maintenant le secret de leurs réunions et les épreuves initiatiques, ils se comportaient comme un clergé élitiste et vaniteux.

Mais dans notre trio, mon père n’avait pas toujours le rôle du donneur de leçon que son expérience aurait pu lui conférer et il lui arrivait de douter. Ludwig, par exemple, le poussa dans ses retranchements sur le concept de patrie qui était tout de même le fondement de l’engagement de toute sa vie. Il nous dit qu’il n’était plus si sûr de la définition de ce mot ni de sa justification. Son pays était occupé et il en souffrait. Mais l’occupation était-elle allemande ? Ne fallait-il pas parler plutôt des « forces du mal » qui étaient aussi bien françaises qu’étrangères ? Il avait choisi le métier des armes pour défendre la patrie, mais il s’agissait pour lui d’une sorte d’idéal, d’un faisceau de convictions qu’il avait identifié à la France. Aujourd’hui, il ne reconnaissait plus son pays dans le gouvernement de Vichy. Peu lui importait que celui-ci prônât les valeurs d’ordre et de tradition qui avaient toujours été les siennes, il n’admettait pas les lois anti-juives. Pour lui, l’antisémitisme était la manifestation du complexe d’infériorité qui caractérisait ceux qu’il appelait les pleutres. Il n’avait jamais estimé Pétain, mais il ne lui reprochait pas tant d’être un salaud que d’être un lâche.

Il faudrait un livre entier pour relater toutes nos conversations, si tant est que je m’en souvienne, et tel n’est pas mon propos. Mais il me semblait important d’expliquer comment cet été 42 a participé à la construction de nos convictions et de nos engagements.

C’est dans le train de retour vers Paris que Ludwig me dit : il faut que nous rejoignions la Résistance. J’acquiesçai, bien sûr. Mais je ne pouvais m’empêcher de me demander si cette conviction était issue de ses entretiens avec mon père ni pourquoi ce dernier n’avait pas abordé directement ce sujet avec moi.

De retour à l’Ecole, l’ambiance me parut nettement plus anti-allemande qu’elle ne l’était l’année précédente. L’invasion de la zone libre en novembre ne fit qu’accentuer ce phénomène. Un poste de radio avait été installé dans une turne inoccupée des étages supérieurs. Elle était ornée d’une carte du front russe. Nous nous y rendions à 13 heures, à la sortie du magnan de midi, et le soir à 20 heures pour écouter les émissions en français.

Mais de la résistance intellectuelle à la résistance active, il y avait loin. Nous apprîmes qu’un de nos camarades avait été arrêté sur le boulevard Saint-Michel parce qu’il avait porté l’étoile jaune alors qu’il n’était pas juif. Il avait passé un mois à Drancy sous le chef d’inculpation « ami des juifs » puis avait été libéré grâce à l’intervention du directeur auprès des autorités allemandes. Pour sympathique que fût son geste, il ne s’agissait que d’un acte spontané de solidarité ou de compassion qui ne relevait d’aucune stratégie.

Ce que nous cherchions, c’était un moyen de rejoindre un mouvement organisé et nous ne savions comment faire pour entrer en contact avec un quelconque réseau. Bien entendu, la prudence commandait de ne pas faire état de notre recherche trop ouvertement et de choisir avec soin nos interlocuteurs. Nous avons tenté d’aborder le sujet avec Jean Cavaillès à l’issue de son cours, mais il fit mine de ne pas nous avoir entendus. Pierre-Aimé Touchard fut plus prolixe, mais il prétendit ne pas faire partie d’un réseau actif.

C’est finalement par un camarade de promotion, Robert Tenaille, que vint l’ouverture. Il était marié et nous ne le voyions plus très souvent à l’Ecole[[6]](#footnote-6). Comment décida-t-il de me contacter en particulier ? Je ne l’ai jamais su. Tenaille avait fondé lui-même un mouvement de résistance qui éditait un journal clandestin Défense de la France et il me sollicita pour y participer. Bien entendu, il m’avait fait jurer le secret le plus absolu. Je lui parlai alors de Ludwig et j’argumentai qu’il me serait difficile, tant matériellement que moralement, de cacher une telle activité à celui qui était devenu mon ami intime. Tenaille accepta de rencontrer Ludwig. Il fut convaincu par le personnage et c’est ensemble que nous entrâmes dans le journalisme clandestin.

Une dizaine de numéros de Défense de la France était parue depuis un an, avec une périodicité aléatoire, sur une page recto verso. Tenaille nous recrutait pour passer au rythme plus soutenu de deux numéros par mois. Je ne sais comment il avait réussi à bénéficier du soutien d’industriels qui avaient considérablement accru nos moyens. Outre notre travail de journalistes proprement dit, nous nous occupions de la réalisation matérielle du journal qui était fabriqué sur une machine offset Rotaprint cachée dans les caves de la Sorbonne. Puis il s’agissait de le transporter dans des locaux de diffusion. Celle-ci était assurée à Paris par notre propre réseau, mais nous étions relayés en Province par les réseaux Combat et Témoignage chrétien.

J’étais enthousiasmé par cet engagement et j’en oubliai un peu mes études, ce qui se fit sentir dans mes notes de licence. Ludwig était tout aussi actif que moi, mais portait un regard plus critique sur notre action. Je me souviens ainsi de plusieurs accrochages avec Tenaille lors de nos conférences de rédaction du jeudi soir. Les articles de Ludwig penchaient clairement à gauche et s’inscrivaient dans une perspective révolutionnaire au-delà de la Libération à venir. Tenaille voulait maintenir une ligne fédérant les sensibilités hétéroclites des différents mouvements de résistance et disait qu’il serait bien temps de refaire de la politique quand on aurait « foutu les Allemands dehors ».

Peu à peu, Ludwig se détourna du journalisme proprement dit pour se consacrer à la diffusion du journal ainsi qu’à l’autre activité du réseau, la fabrication de faux papiers. Il y excella rapidement et ses documents étaient plus vrais que nature. Par facétie, il s’était confectionné un passeport au nom de Philippe Pétain, avec sa propre photo parée du tampon « Juif ». Je l’exhortai en vain à se débarrasser de ce document qui aurait suffi à le faire fusiller.

Dans le courant de l’année 1943, un évènement nouveau vint perturber la vie de l’Ecole. Le Service du travail obligatoire (STO) fut imposé au gouvernement de Vichy par l’Allemagne nazie pour compenser le manque de main-d’œuvre dû à l’envoi des soldats allemands sur le front de l’est, où la situation ne cessait de se dégrader. Nous n’avions pas pensé un instant que la rue d’Ulm fût concernée. Mais, malgré une résistance effrénée de notre directeur, il apparut à l’été 1943 que tous les élèves devaient participer à cet effort national. L’Ecole fit alors l’objet d’une effervescence extraordinaire à propos des affectations. En fait, très peu d’élèves partirent en Allemagne. Le directeur, faute de pouvoir éviter la réquisition, avait réussi à persuader les services de la main-d’œuvre que les élèves seraient plus utiles à l’occupant en restant en France. Certains réussirent, certificats médicaux à l’appui, à se faire exempter. D’autres profitèrent de cette agitation pour rejoindre qui les maquis, qui Alger ou qui Londres. Mais la plupart des élèves reçurent une affectation en France, soit à Paris, soit en province. Les mines, en particulier, offraient de nombreuses possibilités.

C’est ainsi que Ludwig accepta un poste dans des mines d’or près de Limoges. Outre l’opportunité de se rapprocher de sa famille et de Suzanne, il ne me cacha pas son intention de rejoindre d’une manière ou d’une autre la résistance armée. En parallèle de mes études de philosophie, je préparais une licence d’allemand. Ma qualité de germaniste me permit ainsi d’obtenir un poste de choix au Service de la main-d’œuvre qui, ironie du sort, gérait le STO.

Quand nous connûmes nos affectations, nous savions qu’il ne nous restait que trois semaines de vie commune à l’école. Je ressentais cette échéance comme un homme à qui on eût appris la date exacte de sa mort et qui ne sait à quoi employer ses derniers jours. La seule chose dont je me souviens est notre soirée d’adieu en juin 1943. Ludwig prenait un train de nuit pour Poitiers. J’avais investi une bonne partie de mes économies pour réserver une table chez Chartier. La carte n’était pas très garnie hormis celle des vins. Pendant le repas, Ludwig ne cessa de s’interroger sur ce qui constitue notre identité. Notre amitié me disait-il est celle de Montaigne avec la Boétie. Parce que c’était lui. Parce que c’était moi. Mais si je n’étais pas moi et si tu n’étais pas toi, serions-nous amis ? Suis-je le même qu’hier ? Es-tu le même que demain ? Nous reconnaîtrons-nous quand nous nous reverrons ? Et Suzanne, m’aime-t-elle vraiment ? Demain, nous changerons, elle comme moi. Aimerons-nous des êtres que nous ne connaissons pas encore ? Si je deviens un salaud m’aimera-t-elle encore ? Est-ce qu’on aime vraiment quelqu’un ou n’aime-t-on seulement que l’image qu’on se fait de lui ? Aimer vraiment, n’est-ce pas aimer au point de tout tolérer de l’autre, au point d’accepter d’être déçu, au point de tolérer même l’intolérable ? Sinon, c’est trop facile de n’aimer que ce qui nous rassure et nous conforte dans nos représentations familières. Qu’est-ce qui a plus d’existence réelle, nos petites individualités ou l’amitié qui nous lie ? Qu’est-ce qui survivra le plus longtemps ?

Il me fit promettre que même si demain nous étions des étrangers l’un pour l’autre, même si nous ne nous comprenions plus, même si nous nous haïssions, nous aimerions toujours notre amitié. Je promis. C’est passablement ivres que nous rejoignîmes la gare de Lyon et que je l’installai dans son compartiment. Il avait passé le trajet à répéter la célèbre phrase de Rimbaud « Je est un autre ». Ce furent les derniers mots qu’il me lança par la fenêtre du train qui s’ébranlait.

Bien entendu, mon affectation me donnait un poste d’observateur privilégié et, tout en continuant mes activités rédactionnelles, je pus au cours de l’année qui suivit jouer un rôle important au sein des services de renseignements que les réseaux de résistance avaient commencé à structurer. Mon propos n’est pas ici de relater mes faits et gestes dans la période qui a précédé la Libération, mais avec le recul, il me semble que ce premier semestre de 1944 fut si intense que je ne pensais quasiment jamais à Ludwig. Nos chemins s’étaient écartés, mais je ne doutais pas un instant qu’ils ne fussent parallèles.

En août 1944, mes camarades et moi avions repris les locaux de l’Intransigeant, en commun avec Combat et Franc-Tireur. J’y fis la connaissance d’Albert Camus. Nous allions créer un vrai quotidien. Je n’étais plus résistant, j’étais journaliste. Ce changement de statut me donna aussitôt l’envie impérieuse de chercher la trace de Ludwig. Il ne me fut pas difficile de trouver l’adresse de ses parents, rue de la Bièvre à Poitiers, et je leur écrivis pour m’enquérir de mon ami. Je ne reçus pas de réponse.

Dans les mois qui suivirent, ce silence commença à envahir mes pensées. Les parents de Ludwig avaient peut-être déménagé. Peut-être étaient-ils morts. J’avais épuisé les ressources dont je disposais pour le joindre. Mais pour lui, il aurait été beaucoup plus simple de me retrouver. Mes articles paraissaient régulièrement dans Défense de la France. Il était facile d’écrire au journal. L’occupant était parti et le courrier n’était plus censuré. Qu’est-ce qui empêchait Ludwig de me contacter ? Peu à peu l’idée de sa mort envahissait mon esprit. Mais est-ce que personne ne pouvait m’en informer ? Où était Suzanne ? Ces questions me tourmentaient. Je dormais peu et ne mangeais guère plus. Je continuai néanmoins mon travail avec conviction et méthode. Sans doute la crainte des réponses à mes interrogations inhibait-elle toute autre initiative.

En février 1945, le journal, qui avait pris dorénavant le nom de France-Soir, me dépêcha à La Rochelle où une poche de l’armée allemande était toujours retranchée. Mon reportage envoyé par la poste, je me rendis à Poitiers. J’y arrivai en fin d’après-midi et la nuit était tombée lorsque je sonnai à l’adresse à laquelle j’avais écrit, m’attendant à trouver porte close. Mais à ma surprise un homme m’ouvrit. Petit, fragile, en charentaises et veste d’intérieur, il ne ressemblait pas vraiment à Ludwig si ce n’est par l’acuité de son regard qui me fixa quelques longues secondes avant de dire : je suppose que vous êtes Jacques Marquand ? Comme j’acquiesçai, il ajouta : j’espérais que vous ne viendriez pas. Il me laissa entrer dans un corridor sombre et me conduisit dans un salon aux meubles bon marché. Il me fit asseoir dans un fauteuil recouvert d’une housse en drap et me dit qu’il revenait tout de suite. Sur le buffet, des petits cadres contenaient les photos de trois garçons que je ne connaissais pas, mais que j’identifiais comme les frères de Ludwig et celle du visage de Madone de Suzanne.

Après quelques minutes, il revint, ayant mis des chaussures, un veston et une cravate, accompagné de sa femme dont les yeux rougis occupaient l’essentiel de ses traits, mais dont je scrutais la bouche qui aurait pu, j’en étais presque sûr, esquisser le sourire de Ludwig dans d’autres circonstances. Je pressentais alors que tout ce qui allait suivre serait difficile, mais j’étais encore loin d’en imaginer l’horreur. A la lecture de votre lettre, me dit-il, je présume que vous ne savez rien. Je compris que le pressentiment qui me taraudait depuis quelques mois était fondé et je dis « Ludwig est mort, n’est-ce pas » ? Il ne me répondit que deux mots. Le premier était oui et aurait dû m’affliger, mais je m’étais tant préparé à cette idée que, non seulement il ne me surprit pas, mais finalement il me soulagea comme peut soulager la mort après une longue souffrance. Ce fut le deuxième mot qui me glaça et me fit supposer immédiatement que je n’avais encore rien entendu. C’était « mais ». Oui, mais… avec des points de suspension. Trois. Plus. Un millier de points de suspension.

Ludwig est mort, n’est-ce pas ? Oui, mais… que signifiait ce mais ? Il est mort, est-ce que cela ne suffit pas ? Comment peut-on mourir, mais… ? Qu’y avait-il à ajouter ? Qu’est-ce que j’allais apprendre qui reléguerait la mort de Ludwig au rang de détail, d’anecdote, voire finalement de moindre mal ?

Je relate ici dans leur ordre chronologique les événements que j’appris ce soir-là. Lorsque je l’eus quitté en gare de Lyon, Ludwig avait pris un train pour Poitiers où il était resté deux jours auprès de ses parents et de Suzanne. Puis, il rejoignit son affectation au titre du STO à la Société des Mines du Bourneix, qui exploitait un gisement aurifère près de Limoges. Là, il devait remplacer le directeur technique qui avait disparu sans laisser d’adresse. Suzanne travaillait à la chapellerie de son père. Elle appartenait à un réseau de résistance dont les principales activités étaient la distribution de journaux clandestins, l’établissement de faux papiers pour les réfractaires et le renseignement. Ludwig rentrait tous les dimanches et fournissait au réseau des renseignements industriels. Il mit aussi à leur service l’expérience des faux documents qu’il avait acquise à Paris.

Mais un évènement changea tout. En septembre 1943, la Gestapo et la milice conduisirent une rafle contre les juifs dans le centre de Poitiers. Samuel et Rachel Perecz, les parents de Suzanne, furent arrêtés et déportés à Drancy. Par miracle, Suzanne qui s’était absentée y échappa et se réfugia chez les parents de Ludwig. La situation n’était guère tenable, d’autant que la mère de Ludwig était juive également. Des voisins pouvaient parler d’un jour à l’autre, même par inadvertance.

Aussi le dimanche suivant, Ludwig et Suzanne prirent la décision de rejoindre un maquis proche de Poitiers avec lequel ils avaient déjà des contacts. A partir de ce moment, plus personne n’eut de nouvelles directes de Ludwig ni de Suzanne. Le 7 décembre 1943, la Dépêche du Centre annonçait le démantèlement du maquis OCM-Centurie suite à une souricière montée par une unité SS assistée de la milice. Les maquisards avaient été transférés à la prison de la Pierre-Levée à Poitiers. On apprit ensuite qu’ils avaient été déportés à Auschwitz.

Le camp d’Auschwitz avait été libéré par l’Armée rouge un mois auparavant. Je pensai que des nouvelles, même terribles, étaient parvenues. Il me détrompa, il était sans doute trop tôt bien sûr. Mais… Ce « mais » resurgissait et il me terrifiait. Il est facile de s’attendre au pire lorsqu’on arrive à le concevoir. Ce « mais » défiait mon imagination et plus le père de Ludwig avait du mal à énoncer la suite, plus il me torturait. J’aurais pu ne jamais venir à Poitiers. J’aurais compris tout seul que je ne reverrais jamais Ludwig. C’était ainsi que se soldait pour beaucoup le bilan de ces sombres années. J’aurais vécu dans le souvenir des instants de bonheur que nous leur avions dérobés et j’aurais porté ce deuil comme une cicatrice vivace, mais somme toute rassurante. Mais il était trop tard. Je devais entendre la suite.

Mais nous savons que Ludwig n’est pas mort à Auschwitz.

Je le regardais sans comprendre. Il y avait sans doute une explication logique à ce que j’entendais. La tête me tournait et je ne maîtrisais plus l’enchaînement de mes pensées. Le père avait baissé la tête et les mots semblaient reclus dans sa gorge, comme si eux-mêmes redoutaient ce qu’ils avaient à dire. Je regardai sa femme qui pleurait en silence. Je compris qu’elle avait pitié de mon incompréhension et qu’elle souffrait de ce que j’allais entendre et qu’elle savait déjà. Deux ans ont passé, mais je suis encore saisi d’effroi en essayant de coucher sur le papier ce que j’appris ce soir-là.

Nous savons que Ludwig n’est pas mort à Auschwitz, car il est mort en Ukraine.

En mai 1944 ils avaient reçu une lettre de la Légion des Volontaires français, signée du commandant Edgar Puaud, leur annonçant que Ludwig était mort au champ d’honneur sous l’uniforme allemand. La lettre, qui ne donnait aucun autre détail, était accompagnée de l’insigne militaire de Ludwig et d’un petit carnet de cuir qui avait été retrouvé sur lui.

Mon cerveau avait retrouvé son agilité et je me mis à imaginer toutes sortes d’hypothèses, aussi improbables fussent-elles. Mais comment êtes-vous sûr que ce soit lui ? On a peut-être usurpé son identité ? Il se leva et se dirigea vers le buffet. Il ouvrit le tiroir pour en extraire un petit carnet noir qu’il me tendit. Je l’ouvris au hasard et le feuilletai. Aucun doute n’était possible, c’était bien l’écriture de Ludwig, parfois ample et généreuse, parfois resserrée et tremblante. Le dernier espoir auquel je m’étais accroché s’était évanoui. Il me dit qu’il l’avait ouvert aussi et en avait reconnu l’écriture, mais, non, il ne l’avait pas lu, il n’en avait pas eu le courage et puis à quoi bon ? Qu’aurait-il pu y apprendre qui eût diminué sa douleur ? Comprendre ? Que peut-il y avoir à comprendre ? Vous peut-être… en me confiant le carnet.

Un long silence enveloppa la pièce et je compris que ce silence durait depuis plusieurs mois. Nous ne trouvions plus rien à dire, car il n’y avait plus rien à dire. Il n’y avait plus que la douleur, lourde et pénétrante. Je ne saurais dire combien de temps nous restâmes ainsi, silencieux, pétrifiés. Ludwig et moi partagions le même avis sur le stoïcisme. Cela nous semblait une attitude infantile que de refuser l’attachement par crainte de la souffrance future que pourrait provoquer sa perte. Mais c’est que nous n’envisagions que des issues faciles comme la séparation ou la mort, des sorties somme toute honorables. Mais cette souffrance indicible, à laquelle le chagrin ne prenait qu’une part négligeable, nous ne l’avions pas imaginée. Je pensai à Suzanne. Peut-être allait-elle revenir ? Peut-être redoutaient-ils plus d’avoir à lui faire les mêmes révélations qu’ils n’espéraient son retour ? Je m’abstins d’en parler. Je me demandais si je devais prendre congé. Ma venue les avait plongés à nouveau sous le couvercle de la douleur, mais peut-être qu’en partager le poids avec moi le leur rendait un peu moins étouffant. Je l’espérais à défaut d’en être convaincu. Je finis, me semble-t-il, par ne plus penser à rien. On ne peut pas penser à rien quand mille sujets nous assaillent l’esprit, mais quand un seul occupe tout l’espace disponible et qu’on ne peut plus l’embrasser tant c’est lui qui nous envahit, on sombre alors dans une sorte de coma éveillé. Je n’en sortis qu’en entendant le père de Ludwig dire que bien sûr j’allais rester avec eux ce soir et en m’entendant acquiescer.

Ils descendirent chercher à la cave du vin et des charcuteries qu’ils avaient conservées précieusement sans doute dans l’attente du retour des enfants et ce soir j’étais le seul témoin des jours heureux qu’il leur restait. Alors tacitement, nous fîmes semblant que tout fût normal. Ils me connaissaient plus que je ne l’imaginais, car Ludwig leur parlait sans cesse de moi et ils me questionnèrent en retour. Alors je parlais d’avant, de Ludwig, de Suzanne, de nos complicités, de nos conversations, de nos promenades et même de nos fous rires. Nous faisions comme si nous avions oublié la réalité présente et nous réussissions à ressusciter la vie ordinaire. La photo de Ludwig était revenue sur le buffet et Suzanne lui souriait. Nous avons bu du vin et nous avons suspendu le temps, mettant l’horreur entre parenthèses. Sans doute se rendaient-ils compte comme moi de l’étrangeté de l’instant, avec curiosité, mais sans remords. Je songeai que ces instants de bonheur, réel ou apparent, nous les volions au destin et que c’étaient peut-être leurs derniers.

La mère de Ludwig m’avait préparé une chambre. Nous nous embrassâmes, non comme pour un adieu, mais comme s’il se fût agi de retrouvailles et je me retirai. Je passai la nuit à lire et relire le carnet, comme je l’ai fait tant de fois depuis lors. Je partis à l’aube.

# Le carnet

### Ludwig X

#### 22 décembre 1943

L’odeur des papeteries est proche de celle des librairies, mais toutefois différente, plus complexe, plus éclectique[[7]](#footnote-7). A l’odeur du papier et de l’encre se mêlent celles des gommes, des crayons et des sous-mains, composant un tour du monde olfactif dans lequel l’hévéa des Andes côtoie les peaux d’Abyssinie. Les papeteries présentent sur les librairies un autre avantage, celui d’être débarrassées de toute influence sémantique de la page imprimée sur nos goûts et nos pulsions. Dans les papeteries, la matière est vierge, brute, en devenir. On choisit un cahier pour le grain du papier ou l’habileté de sa reliure, alors que ces considérations n’entrent que peu en ligne de compte dans l’achat d’un livre. Le choix n’en est que plus difficile, même lorsqu’on cherche, comme moi, un simple carnet, petit, vierge et mince. Les livres sont des enfants morts, ici ils ne sont pas encore nés. Tous les grands textes de la littérature ont un jour été cahiers ou feuilles volantes, traces d’encre ou de graphite, arabesques et circonvolutions qu’un consensus subtil avec un lecteur lui aura permis de déchiffrer, de comprendre, d’absorber, de ressentir.

Le voici mon carnet, petit et mince. Il y a peu de chances qu’il me sauve la vie en arrêtant une balle, non, il est bien trop fin. Mais je n’aurai sans doute pas le temps de le remplir. Ce ne sera pas un chef-d’œuvre de toute façon et sans doute personne ne le lira jamais. Mais aujourd’hui où je m’apprête à quitter celui que j’étais, à rompre les ponts avec tous ceux que j’aimais et qui peut-être m’aimaient aussi, aujourd’hui, petit carnet, tu deviendras mon unique compagnon.

Je te feuillette pour te découvrir, j’aime le grain rugueux de ton papier ivoire. Tes fines lignes me seront utiles pour me discipliner. Tu seras à l’abri dans n’importe quelle poche. Combien as-tu de pages ? Cinquante peut-être[[8]](#footnote-8) ? Ce sera bien suffisant. Je glisse mes doigts sur ta couverture noire. Quelle est cette matière ? Pas du cuir, non, une sorte de carton bitumé peut-être.

Oui, madame, celui-ci. Combien ? C’est une petite fortune pour un si petit carnet. Mais après tout, je n’aurai plus besoin de rien d’autre. Ah si ! Un crayon, non, plutôt trois crayons, non pas que je les userai, mais ça se perd un crayon ou ça se casse. Et pas question d’utiliser un stylo, peut-être que l’encre gèlerait. Oui madame, trois crayons HB, ce sera parfait.

Je quitte la boutique à regret, mais s’il est légitime de flâner dans une papeterie avant un achat, quelle raison aurait-on d’y rester après ? C’est la même chose pour ce monde dans lequel, jusqu’ici, j’ai flâné. Je n’ai plus aucune raison d’y demeurer.

J’ai pris une chambre d’hôtel près de la place Bellecour. Allongé sur mon lit, je t’inaugure, petit carnet, je t’étrenne, je t’apprivoise. Je me force à écrire alors que je n’ai rien à dire. Je ne vais quand même pas décrire ma chambre d’hôtel miteuse semblable à toutes les chambres d’hôtel miteuses du monde, avec son papier peint à fleurs jauni et parfois déchiré, avec son armoire Henri II comme celle de la chambre de mes parents, avec son poêle à bois qui dissipe ses dernières chaleurs avant la nuit glaciale, avec son lit dont le sommier ne grince pas pour l’unique raison que je m’efforce de ne pas bouger. Je pourrais tenter d’imaginer tes souvenirs de vieux lit, les étreintes que tu as amplifiées de tes ressorts rouillés, les ronflements qui ont traversé les minces cloisons de la chambre et les nuits d’insomnie que les ombres des persiennes projetées par le réverbère de la rue n’ont pas calmées. Mais ça n’intéresserait personne. Pas même moi.

Il est temps de dormir. Bonsoir, petit carnet. Demain je serai un autre.

#### 23 décembre 1943

Ça y est. Je porte l’uniforme allemand. Tout a été très facile. Ils m’ont demandé pourquoi je voulais m’engager. J’ai dit que ma mère était allemande. Avec mon prénom, ils m’ont cru. La visite médicale était une simple formalité, enfin pour moi. Ils ne sont peut-être plus très regardants. Il n’y a pas pléthore de volontaires pour aller se faire tuer sur le front de l’Est. Nous sommes seize. Nous allons d’abord faire une ou deux semaines de classes ici. Le précédent contingent est parti hier. J’ai demandé et on m’a confirmé que R.[[9]](#footnote-9) en faisait partie. J’ai reçu mon paquetage. C’est de la qualité allemande. Tous ces beaux tissus ne sont destinés qu’à être déchiquetés et maculés de sang. Quel gâchis !

Au dîner, j’ai interrogé mes quelques voisins de table. Albert vient de la milice. Il veut combattre le bolchevisme et débarrasser la planète des affairistes juifs. Georges est un baroudeur. C’est le combat qui l’intéresse, peu lui importe le drapeau. Alexandre a quitté le séminaire et s’est engagé pour défendre les valeurs chrétiennes. C’est une sorte de croisade pour lui. Je leur ai demandé s’ils avaient peur de mourir. Ils m’ont tous affirmé que non, mais j’ai bien vu que ma question les dérangeait. Ce serait passionnant de les questionner davantage et d’en tirer une étude de caractères, mais je ne veux pas les alerter par une curiosité excessive, et après tout, je ne suis pas ici pour ça[[10]](#footnote-10).

Le lit n’est pas très large, mais plutôt confortable. Mon dernier lit ? Dans combien de lits ai-je dormi[[11]](#footnote-11) ? Pas tant que ça sans doute. Trente ? Quarante ?

#### 24 décembre 1943

Dès l’aube, la vie militaire avec ses exercices ennuyeux et faciles. Course à pied avec un sac de quarante kilos. Musculation. Enfin, le pas de tir. Là, il faut que je progresse. Mais j’ai pu constater que je tire déjà plutôt mieux que les autres. Même Albert le milicien manquerait une vache dans un couloir. A défaut de tuer, il se fera tuer, c’est bien aussi. Albert est plutôt chétif et assez laid. Son antisémitisme est un complexe d’infériorité. Il ne comprend pas comment des juifs aussi chétifs et aussi laids que lui réussissent mieux. Il se bat contre l’injustice sociale.

On défile aussi, au son de la Madelon, pour quand on reviendra victorieux, le 14 Juillet sur les Champs-Elysées sans doute.

Le soir, messe de minuit, mais à huit heures, l’heure militaire et l’heure allemande ça ne laisse pas de place à la perte de temps. Alexandre sert la messe avec beaucoup de recueillement. Le prêtre, dans son sermon, nous dit que nous sommes comme les templiers, les soldats du Christ qui défendons les valeurs de l’Occident face à la barbarie. Je m’applique pour ne pas me tromper en faisant le signe de croix.

#### 25 décembre 1943

Aujourd’hui, permission de Noël, je ne m’y attendais pas. Nous avons quartier libre pour aller nous promener à Lyon, en civil, bien sûr. Alexandre va retourner à la messe à Fourvière. Plusieurs ont l’intention d’aller voir les putes. Moi, je me dis que ce qui va me manquer le plus c’est le cinéma. On donne Le Voyageur sans bagage de Jean Anouilh au Pathé. L’histoire est celle d’un soldat, Gaston, qui, à la fin de la Première Guerre, se retrouve amnésique. Il est employé comme jardinier par le directeur de l’asile. Mais plusieurs familles croient reconnaître en lui leur fils disparu. Il est en particulier confronté à la famille Renaud. Il découvre alors l’enfant et l’adolescent qu’il aurait été, personnage violent et sans scrupule dans lequel il refuse de se reconnaître. Il acquiert cependant, à cause d’une cicatrice qui lui a été infligée par son ancienne maîtresse, la certitude qu’il est bien le fils Renaud. Mais il refuse cette identité et se déclare le fils d’une autre famille qui le réclame aussi.

Sa maîtresse lui dit en substance : « Il faut que tu renonces à la merveilleuse simplicité de la vie d’amnésique. Toute notre vie avec notre belle morale et notre chère liberté, cela consiste en fin de compte à nous accepter tels que nous sommes… »

Moi, j’ai choisi d’être amnésique, enfin presque[[12]](#footnote-12)…

#### 26 décembre 1943

Le bombyx du mûrier jouit de sa vie de chenille pendant plusieurs semaines. Mais lorsque qu’il sort de sa chrysalide, il n’a plus qu’un seul but, trouver une femelle. Il ne se nourrit pas, il est aveugle. Il ne se souvient pas de sa vie de chenille. Il attend de sentir dans le vent l’odeur d’une femelle, venue parfois de très loin. Alors, il vole dans sa direction, accomplit son but et meurt.

La différence, c’est sans doute qu’il n’est pas conscient de son but.

Une vache meugle :

– Où vas-tu bombyx,

De ton vol aveugle ?

— Je me rends au Styx !

#### 27 décembre 1943

Avant de devenir amnésique, je vais dresser une liste de mes cinquante principaux souvenirs. Pourquoi cinquante ? Pourquoi pas ?

Liste de souvenirs dans le désordre.

1. Le couteau Opinel que m’avait donné mon oncle Samuel. Je m’en servais pour tailler des arcs et des flèches, plus tard du bois fumant. Je l’ai toujours dans ma poche.

2. Le théorème de Bolzano-Weierstrass, non pas tant pour son énoncé que pour la charge poétique de son nom qui donne à croire qu’il fut démontré quelque part entre Lugano et Saint-Moritz, dans le Simplon Express[[13]](#footnote-13).

3. Le Bateau ivre que j’avais appris par cœur. Comme je descendais des fleuves impassibles, je ne me sentis plus tiré par les haleurs : des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cible, les ayant cloués nus aux poteaux de couleur.

4. Le moment où je compris que la détermination absolument précise de la position, de la vitesse et de l’accélération des atomes conduit à un futur absolument déterminé, comme s’il était écrit sur le « grand rouleau de l’univers ».

5. Ma surprise quand je vis pour la première fois ma cousine Thérèse nue. Je suis sûr qu’elle l’avait fait exprès.

6. La courbe parfaite des seins de Suzanne, ou plutôt les courbes, celle quand elle était debout, celle quand elle était allongée sur le dos, celle quand elle se penchait en avant… toutes différentes comme si ses seins étaient à chaque fois parfaitement redessinés par la seule pesanteur.

7. Les Noces à Tipasa. Absinthes, ruines, soleil noir…

8. Mes conversations avec Jacques sur les toits de la rue d’Ulm quand nous voulions absolument donner un sens au monde, à la vie, à l’être, à l’amour, bref à tout ce qui n’en a pas, de sens.

9. La première fois que je suis allé au théâtre. C’était La Machine à écrire de Jean Cocteau. J’en fus émerveillé bien qu’avec le recul la pièce me semblât plutôt mauvaise[[14]](#footnote-14).

10. Le moment précis où l’idée de Dieu m’a semblé absurde. Pourquoi ce moment là, pourtant parfaitement banal, où je trempais une tartine dans mon café au lait ?

11. La mouche à laquelle j’ai arraché les pattes et les nuits où ce souvenir m’avait empêché de dormir.

12. Les figues sèches de Monsieur Perecz, le chapelier, soigneusement emballées dans du papier d’argent et qui, disait-il, venaient directement de Smyrne.

13. Les cours de Jean Cavaillès sur la méthode axiomatique et l’idée de décrire le monde à partir de l’ensemble vide.

14. Le problème des trois corps[[15]](#footnote-15).

15. L’idée selon laquelle les individus n’existent pas et seules existent les relations entre eux, que j’avais imaginée sur le mode de la polémique dans une de mes discussions avec Jacques, mais qui finalement me parut très séduisante[[16]](#footnote-16).

16. Ô, Seigneur, bénissez ma tante et son andouille !

17. Le papier peint imitant la toile de Jouy de ma chambre d’enfant et la trace circulaire qu’y avait laissée la poire de ma lampe en se balançant le long du mur.

18. Le sentiment de liberté qui m’a envahi lorsque j’eus plongé dans la Seine un soir de novembre. J’ai eu l’impression de m’opposer à la trajectoire des atomes. Je me trompais ?

19. Les perles de sueur sur le corps de Suzanne après que nous avions fait l’amour, dans lesquelles se reflétait l’ampoule nue de la chambre.

20. Le Concert champêtre de Giorgione au Musée du Louvre.

21. La minute de Saint-Granier qu’écoutait chaque soir mon père en le traitant chaque fois de vieux réac.

22. Le propos d’Alain sur les barques bretonnes[[17]](#footnote-17).

23. La démonstration de l’irrationalité de √2

24. La maison de Jacques dans le Lubéron et les veillées avec son père. J’ai envié sa sincérité, ses convictions, même si elles étaient très différentes des miennes. Une étymologie supposée de « sincère » est sine cera, sans cire, comme du miel clair et limpide. C’est sans doute faux, mais qu’importe !

#### 28 décembre 1943

Trop fatigué ce soir… pardonne-moi, petit carnet.

#### 29 décembre 1943

Souvenirs (suite)

25. Les congés payés de 1936 quand mon père nous avait emmenés à La Baule.

26. L’odeur de l’encre fraîche sur notre premier exemplaire du journal.

27. Ma dispute avec Robert Tenaille. Nous avions sans doute tous deux raison ou tous les deux tort. Enfin, peut-être pas.

28. Ma découverte de Paris après mon entrée à l’Ecole[[18]](#footnote-18).

29. Ma cuite le soir de mon départ de Paris, où j’en rajoutais dans la feinte ébriété, car je préférais voir Jacques inquiet que triste.

30. Le Normals’bar, Chez Guimard et la Capoulade.

31. L’obstination de Jacques à croire en un Dieu que sa raison condamne[[19]](#footnote-19).

32. Le théorème d’incomplétude de Gödel.

33. Le crâne de Voltaire adolescent.

34. Il vit le lit vide et le devint, ce sabre est le plus beau jour de ma vie, haha s’écria-t-il en espagnol, car c’était sa langue maternelle.

35. Les larmes contenues de mon père quand j’eus réussi le concours.

36. La rancune que je lui vouais un temps de m’avoir donné un prénom allemand.

37. Les silences de ma mère.

38. Les caresses de Suzanne.

39. Mon émerveillement devant la démonstration si simple que l’ensemble des nombres réels n’est pas dénombrable.

40. Le questionnaire de Proust[[20]](#footnote-20).

#### 30 décembre 1943

Souvenirs (suite) (et fin)

41. Le canon de mon fusil si noir, si froid, si lisse. Il ressemble tant à la mort qu’il justifie sa légitimité à la donner[[21]](#footnote-21). Le bruit de la culasse, net, précis.

42. Ktazenblomerschwizendwagenplaftenbom.

43. Edmond Dantès, bien sûr, bel exemple de bombyx. Achab aussi.

44. Mon refus du scoutisme.

45. Le Juif Süss.

46. La difficulté de lire Spinoza et la satisfaction de l’avoir lu. Enfin, pas tout !

47. Composer B-O-N-D-I-E-U sur un téléphone automatique et entendre « Il n’y a pas d’abonné au numéro que vous avez demandé ». Ça faisait même rire Jacques.

48. L’étoile jaune que portaient les parents de Suzanne. Elle, elle ne l’a jamais cousue sur ses vêtements.

49. Les nuits à la belle étoile dans le maquis.

#### 31 décembre 1943

Ce soir nous avons réveillonné. Nous avons chanté La Madelon et des chansons paillardes. Personne n’a eu l’idée d’entonner un chant allemand. Pas de permission demain, mais réveil à 7 h 30 au lieu de 5 h 30. Ma dernière grasse matinée ?

Elle rit, c’est tout le mal qu’elle sait faire[[22]](#footnote-22).

Apprendre le mal, ce n’est pas si simple.

#### 1er janvier 1944

Il est temps d’être un autre. Effacer ma mémoire. La purger de mes souvenirs. Renaître. Le matin, je me frotte la tête sous la douche. Comment oublier le bateau ivre ? Vivre, c’est se souvenir. Oublier, c’est mourir. Mais comment être oublié ? Peut-être aurais-je dû le leur demander ?

Courir, ramper, pomper, courir, tirer, ramper. Bientôt une seconde nature. L’exercice physique est une drogue. Le corps en redemande. On finit par ne plus penser à rien qu’à surmonter un peu plus l’impossible[[23]](#footnote-23). L’ivresse des sportifs, des drogués du corps.

La fatigue qui nous enveloppe comme une couverture d’oubli.

#### 2 janvier 1944

Je me perfectionne tous les jours au tir au fusil. Dommage que R. soit déjà parti. C’est un sergent qui nous instruit. Il n’est pas la brute épaisse qu’on pourrait imaginer, il est même plutôt sympathique. On croirait un moniteur de colonie de vacances. Enfin, je ne sais pas, je n’ai jamais voulu aller en colonie de vacances. Je n’ose pas lui demander pourquoi il est là. Le sait-il lui-même ? C’est peut-être la principale caractéristique de cette époque. Personne ne sait vraiment pourquoi il est là.

Je pensais que nous aurions des séances d’endoctrinement, mais non. Si ce n’était l’uniforme, on pourrait croire que nous faisons nos classes dans n’importe quelle armée. Sans doute pensent-ils que ceux qui sont ici sont suffisamment convaincus ? Je n’en suis pas si sûr. J’ai même parfois l’impression d’être le seul à savoir vraiment pourquoi je suis ici.

#### 3 janvier 1944

Un cauchemar m’a éveillé au milieu de la nuit. Je le note dans le noir pour ne pas l’oublier. Je suis dans une forêt sombre, la nuit. Soudain je vois un ours, mais il ne me fait pas peur. Comme je m’approche, il me demande « Qu’as-tu fait de ta vie ? ». Alors, je le suis à travers les bois. Nous entrons dans une maison. Il ressemble de moins en moins à un ours, mais plutôt à un vieil homme. Alors, il me propose un étrange marché. Il peut me faire vivre très vieux. Je ne sais pourquoi j’accepte ni s’il y a une contrepartie. Il me demande de répéter ses paroles après lui. Je suis incapable de m’en souvenir alors qu’elles me semblaient sur le moment parfaitement compréhensibles. Ensuite, je suis étendu sur un lit, mon lit de mort sans doute, car je me sens très vieux. Je suis entouré de beaucoup de gens plus jeunes que je ne connais pas. Peut-être ma famille. Un petit garçon s’approche de mon lit. Il doit avoir dix ans. C’est peut-être mon petit fils ? A moins que ce ne soit moi. Il me dit simplement : « Qu’as-tu fait de ta vie ? ».

Aujourd’hui Albert s’est effondré pendant la course et n’a pas pu se relever. Il est à l’infirmerie. L’avènement du surhomme est plus facile à dire qu’à faire.

On sent le départ approcher et la fébrilité monter.

#### 4 janvier 1944

Quand j’étais enfant, on disait que pour faire passer le hoquet, il fallait faire le tour de la maison sans penser une seule fois au mot « dinosaure ». Evidemment, c’est impossible. De même, plus j’essaie d’effacer mes souvenirs, plus ils me reviennent en mémoire. Je n’aurais jamais dû faire cette liste.

Je devrais me débarrasser de ce carnet, mais je suis à peu près sûr que je ne le ferai pas, je commence à me connaître.

Le temps d’apprendre à vivre, il est déjà trop tard.

#### 5 janvier 1944

Nous tirons sur des cibles qui représentent des silhouettes humaines. Je me demande si ce sera aussi facile quand ce seront des vraies. Est-ce qu’on va nous droguer ? L’alcool n’est pas une solution, on tire beaucoup moins bien. J’atteins régulièrement la tête à cinquante mètres. C’est finalement assez facile de tuer comme ça. C’est presque un plaisir aussi. De l’éthique à l’esthétique. A l’arme blanche, ça devait être un peu plus compliqué. La mort aussi est passée de l’artisanat à l’industrie. C’est ça, le progrès.

#### 6 janvier 1944

Le bruit court que le départ approche. Albert est toujours à l’infirmerie. Il devra sans doute se contenter des communistes français.

#### 7 janvier 1944

Nous sommes dans le train qui a quitté Perrache il y a une heure. Deux wagons de marchandise sommairement aménagés avec des paillasses pour dormir. Il paraît qu’il y aura quatre jours de voyage. Quatre jours de confort avant que ça ne commence vraiment.

Mais il n’est pas facile d’écrire dans un wagon obscur et ballotté par les cahots de la voie. Cochon de chemin de fer.

Les soubresauts des aiguillages

Sont mes compagnons de voyage.

Mon crayon vogue sur la page

Sans se soucier du quadrillage.

Le sol est un platelage métallique, dur et froid sur lequel des paillasses nous servent à nous asseoir ou à nous étendre. Bien sûr il n’y a pas de fenêtre. Alors nous avons le choix entre l’obscurité porte fermée ou le froid quand nous l’ouvrons. Nous ne tardons pas à aménager quelques trous dans les parois de bois, que nous colmatons pour la nuit. Nous sommes huit par wagon. Une sorte de cercueil collectif.

Alexandre lit le Nouveau Testament dans la pénombre. J’aurais aimé entendre Jacques discuter avec lui. Ils ne croient certainement pas au même dieu. Mais je me demande lequel a raison. Je veux dire que si Dieu existait, il serait normal après tout qu’il demande d’exterminer les hérétiques. La vraie question, ce serait : pourquoi ne le fait-il pas lui-même ? Son pouvoir semble s’être érodé depuis le déluge. C’est dur de vieillir.

#### 8 janvier 1944

Sans raison apparente le train s’est arrêté dans une gare allemande déserte. Nous pouvons nous dégourdir les jambes. Certains font des pompes sur le sol couvert d’une fine pellicule de neige. Je n’ai jamais aimé la neige.

Qu’est-ce que je regretterais le plus, s’il était permis aux morts d’avoir des regrets ? Je ne parle pas de nostalgie, je parle de ce que je n’aurai pas fait. Quelle aurait été ma vie, quand le monde serait redevenu normal, si tant est qu’il le fût ? Une petite vie normale de prof de maths conservant dans sa mémoire une plaie béante ? On aimerait que les blessures ne guérissent jamais, malheureusement ce n’est pas le cas. Avec le temps, il reste juste une cicatrice qui ne sert à rien qu’à se souvenir. On n’oublie pas, non, on s’habitue.

Mais le bonheur non plus n’est peut-être pas une solution. C’est quoi le bonheur ? Une collection jamais achevée d’instants d’émerveillement ? Un voile d’oubli sur l’absurdité du monde ? Une construction intellectuelle aussi futile qu’un château de cartes ?

Tout le monde remonte dans le train. Du fond du wagon, je regarde Georges dans la lumière de la porte. C’est quoi le bonheur pour lui ? Se battre, baiser, rigoler, boire, tuer ? Georges est une brute, bien sûr. Mais suis-je si sûr que je vaux mieux que lui ? En quoi, un poème vaut-il mieux qu’une bagarre ? Un théorème qu’un coup de rouge ? Kant qu’une pute ?

Moi, j’ai choisi d’être une brute, c’est peut-être ma seule différence avec Georges.

Choisir, c’est peut-être ça l’important. Choisir, décider, exercer son libre arbitre. Mais je sais aussi que ce n’est pas vrai. Que je ne suis qu’un ensemble plus ou moins délimité d’atomes qui interagissent avec d’autres atomes et que l’avenir n’est que le résultat de la mécanique d’interaction entre tous ces atomes et que je n’ai rien à ajouter, rien à décider et que je suis soumis aux mêmes lois que Georges et que tout stupide qu’il soit il jouit de la même liberté que moi, c’est-à-dire aucune, et que ce que je pense en ce moment n’est rien, rien qui aurait une masse suffisante pour interagir avec l’univers, une simple illusion qui me donne le sentiment de prendre des décisions et de maîtriser l’univers.

Et pourtant.

Je suis maître de moi comme de l’univers.

Je pourrais prendre mon arme et tuer Georges. Maintenant. Je saisis mon fusil si froid, si précis. Je vise. Son crâne est dans l’alignement. A cette distance c’est un jeu d’enfant de lui mettre une balle dans la tête. C’est aussi facile que d’écraser un cafard. Je meurs d’envie de le faire pour me persuader que je suis libre de mes choix. Et je ne le fais pas[[24]](#footnote-24)…

Georges, qu’est-ce qui t’a sauvé ? Mon choix ou le choc des atomes ? Etait-il écrit sur le grand rouleau que tu ne mourrais pas aujourd’hui ? C’est sans doute le réflexe du bombyx.

#### 9 janvier 1944

Nous traversons des plaines enneigées à perte de vue. D’immenses linceuls. J’aurais préféré mourir sous le soleil du désert. A l’heure où l’ombre est noire. Mais je mourrai dans la neige et le brouillard. La couleur du sang a la propriété de s’accommoder de tous les contrastes.

Mourir est la seule chose vraiment importante dans une vie. La seule qui mérite qu’on y accorde un peu d’attention. Et c’est pourtant celle que la plupart des gens subissent, en lâchant prise, comme si cela ne les concernait plus. Choisir le lieu et l’heure de sa mort, n’est-ce pas pourtant la liberté suprême ? Personne n’a le choix de sa naissance, mais chacun peut avoir le choix de sa mort. Nous sommes des bombyx insensés. Dès notre naissance, nous sommes programmés pour mourir. C’est notre seule certitude. Et au lieu de nous concentrer sur la trajectoire qui va nous conduire à ce but suprême, nous batifolons, nous prenons des chemins de traverse, nous faisons l’école buissonnière de la mort et quand nous vieillissons, nous prenons plaisir à regarder derrière nous le paysage de nos souvenirs figés au lieu de regarder la ligne d’arrivée.

Nous sommes huit dans mon grand cercueil de fer et de bois. Mon cercueil qui m’emporte vers l’Est et qui à chaque tour de roue me rapproche de mon but. Oui, on a le choix de sa mort, mais ai-je vraiment choisi celle-ci ou est-ce elle qui m’a choisi[[25]](#footnote-25) ?

J’aurais pu en choisir d’autres :

– cloué nu à des poteaux de couleur,

– enchaîné à un rocher et dévoré par des aigles,

– mangé sur un radeau par mes compagnons de naufrage après avoir tiré la paille la plus courte,

– en ne sachant choisir entre satisfaire ma faim ou ma soif après des jours de privation,

– en me tordant de douleurs inconnues alors qu’un sorcier enfonce des aiguilles dans une poupée à mon effigie,

– étouffé par mon cheval mort,

– en buvant la cigüe,

– foudroyé par des dieux dont je me serais moqué,

– en cessant volontairement de respirer,

– en me noyant dans un fût de Cognac,

– en dormant sur un nid de fourmis rouges,

toutes assez agréables à la réflexion.

Aurai-je deux trous rouges au côté droit ? Pour le frais cresson bleu, il faudra attendre le dégel…

#### 10 janvier 1944

Parfois, nous traversons des villages incendiés où la neige recouvre les cendres. Cette guerre est en noir et blanc.

Je ne te connais pas, mais tu m’es familière.

Je sais que tu m’attends comme on attend l’enfant

Prodigue dont les pieds sont couverts de poussière

Et la sueur chargée de parfums étouffants.

Je sais que tu es belle comme un matin d’hiver,

Que tes baisers exhalent une éternité noire,

Et au fond de la nuit, dans mon palais d’ivoire,

Ton étreinte est le miel de mes songes pervers.

Maîtresse inéluctable, tu connais la patience

Dont honorent leurs proies les plus grands prédateurs.

Tu connais tes amants et tu choisis ton heure.

Mais certains d’entre nous, lassés de l’existence,

Ou pressés d’accomplir un devoir impérieux,

Se jettent sans retour dans ton sein luxurieux.

Je commence à tout oublier. Maintenant, je dois faire des efforts de mémoire. Je ne sais pas si tout cela a existé, avant… Paris, Jacques, le maquis, tip tip tip zuip… les images se brouillent, les voix se superposent. Rien n’existe qu’un wagon nu et glacial. Des ombres noires dans le fond. Mes démons. Je ne sais plus.

#### 11 janvier 1944

Il paraît que j’ai déliré cette nuit. Alexandre s’est occupé de moi. Il m’a fait prendre de la quinine. Je lui ai demandé ce que j’avais dit. J’ai parlé de Suzanne. J’ai répété que j’étais un autre. J’ai parlé du maquis aussi. Il n’a rien compris, mais il évite de me poser des questions.

Ce serait quand même idiot, si près du but.

Ecrire, ça aurait pu être une raison de vivre. Peut-être. Ecrire des histoires plus vraies que la vie. Ecrire des rages sourdes. Ecrire des livres qui rendent fou. Ecrire des vides insondables. Ecrire un traité de l’oubli. Ecrire des lettres à personne.

Cher toi,

Tu te demandes peut-être où je suis. Je ne suis nulle part. Tu te demandes peut-être qui je suis. Je ne suis personne. Tu te demandes peut-être ce que je fais. J’écris sur mon carnet. Car je n’ai plus qu’un carnet et un fusil. J’écris sur mon carnet pour ne pas appuyer sur la détente. Pas encore. Je suis un bombyx. Je suis un autre. Je ne te demande pas de comprendre.

J’ai dormi. Le train est arrêté en pleine forêt. Je pourrais marcher à travers les arbres, me perdre dans la neige, dans le silence. Dans une clairière, je trouverais une chaumière, comme dans les contes. Je frapperais. Personne ne répondrait. Je pousserais la porte et j’entrerais. Il y aurait une table et une chaise. Dans le foyer, des cendres froides, anciennes. Plus loin, un lit glacé. Quelques bûches resteraient près du foyer. J’allumerais un feu. Je me mettrais nu et je jetterais mon uniforme dans le feu. Les flammes inonderaient ma peau de morsures bienveillantes. Le sang frapperait mes tempes. Et tout serait comme autrefois. Au commencement du monde. Et je resterais là, seul et silencieux. J’oublierais le langage.

Le train repart. Je pourrais décrire chacun des détails du wagon. Je connais chacune des planches de ses parois, chaque éraflure, chaque nœud du bois, chaque ferrure, chaque boulon rouillé. Il faut que je me forge de nouveaux souvenirs, juste pour combler le vide laissé par les anciens.

Je n’écris pour personne. Je ne connais plus personne. Plus personne ne me connaît. J’ai déjà quitté ce monde. Ou est-ce lui qui m’a quitté ? Deux réalités qui se sont définitivement séparées. J’ai oublié les jours heureux. Ont-ils seulement existé ? Je ne suis sûr que de deux choses : mon carnet et mon fusil. Ce sont mes seuls compagnons, il faudra pourtant que je choisisse. Le sang bat dans mon crâne. Si fort que je n’entends plus les soubresauts du train. Peut-on mourir d’impatience ?

Ce soir le train est arrivé à notre terminus, une petite ville nommée Oncha, désertée par ses habitants. Le front est à une centaine de kilomètres au nord-est. Nous avons déballé tout notre barda et nous nous sommes installés dans la gare. Demain à l’aube, nous rejoindrons notre compagnie à marche forcée. Dernière étape.

#### 12 janvier 1944

Nous progressons très lentement à travers les bois. La neige semble tout ralentir, comme si elle cherchait à s’opposer au désordre que nous lui infligeons. Il devrait y avoir des animaux, mais non, la forêt semble s’être endormie depuis des siècles. Parfois des corbeaux passent au-dessus des arbres, mais ils prennent garde de ne pas s’y poser. Chaque pas ressemble au précédent. Chaque vallon est le même vallon. Chaque arbre cache la même forêt. Nous marchons comme nous respirons, car nous ne pouvons nous arrêter que pour mourir. A ce rythme, nous ne devons pas avoir parcouru plus de vingt ou trente kilomètres dans la journée.

Manche Trän aus meinen Augen

Ist gefallen in den Schnee;

Seine kalten Flocken saugen

Durstig ein das heiße Weh[[26]](#footnote-26).

A la nuit tombée, nous avons allumé un feu dans une clairière, ce n’est pas le bois qui manque. Les visages de mes compagnons sont baignés de flammes caressantes. C’est drôle comme un feu de joie rend joyeuses les situations les plus désolantes. On pourrait se croire chez les scouts. Moi qui ai toujours refusé d’y aller parce que je trouvais ça trop militaire. Au moins ici, on ne fait pas semblant. On est là pour tuer. Parce que c’est le travail des soldats. Et on est obligé de bien faire son travail. Parce que si on ne tue pas, on est tué. Au moins, ici l’uniforme sert à quelque chose, il sert à ne pas se tromper de cible. Enfin, ça dépend.

Les arbres aussi vacillent de lueurs sautillantes. Ils ont l’air contents du feu de joie. Peut-être que ça leur rappelle les contes de fées. Aux dernières lueurs du foyer, la forêt se referme sur nous.

#### 13 janvier 1944

Les nuits sont longues. Vers le milieu de la journée, nous sommes sortis de la forêt. Nous marchons au milieu de ce qui doit être des champs sous la neige, avec parfois une maison isolée. Mais nulle fumée n’en sort jamais. Dans l’après-midi, nous avons commencé à entendre les canons. Les visages se sont éclairés. Enfin, on va pouvoir se faire tuer. Mais on ne peut s’empêcher de serrer plus fort son fusil à chaque détonation, comme un naufragé s’accroche à une planche qui, croit-il, va le sauver.

Ce soir, pas question de faire du feu. Nous avons trouvé une grange, mais ça ne change pas grand-chose au froid. Je suis sorti pour écrire à la faible lueur des étoiles. Mais après tout, qu’importe que je sois illisible, je n’écris pas pour être lu.

Quand on entend la détonation du fusil en face de soi, c’est que tout va bien, car le son va moins vite que la balle. Sinon, on entend d’abord un sifflement chuintant en même temps qu’on ressent comme un grand coup de poing dans le thorax et on bascule à la renverse. La détonation ne vient qu’après. Et après seulement on ressent la douleur plus ou moins taraudante, mais en même temps, on se sent réconforté par la bienveillante chaleur du sang qui s’écoule. Alors, on se demande si la blessure est mortelle et, étrangement, on le sait. Si on a la bouche qui se remplit de sang, par exemple, c’est plutôt mauvais signe. Si on n’a pas mal du tout, c’est qu’il y a peu d’espoir. Mais il peut arriver aussi qu’on entende juste le sifflement et, une fraction de seconde après, la détonation. Alors, on comprend que ce n’est pas encore pour cette fois. On attend avec la résignation attentive de l’animal qui se devine proie. A ce moment-là, aussi bref et léger que le battement d’aile d’un papillon dans l’œil du cyclone, on est encore vivant.

#### 14 janvier 1944

Nous avons fait la jonction avec notre compagnie. Je touche au but. Tout s’est précipité. Cette fois, nous y sommes vraiment. On a beau imaginer, on ne peut pas comprendre. Le bruit n’est rien. La peur non plus. Le pire c’est l’odeur. Odeur de la poudre, du sang, de la merde, de la mort. Partout. Entêtante. Enivrante. Mourir semble la solution la plus raisonnable, la seule issue évidente. Les corps tombent, ils ont raison. La mort comme un oubli réparateur. Pour survivre, il suffit de se souvenir.

#### … janvier 1944

nuit

arbres

morts vacarme

neige rouge

brouillard poisseux

noir blanc opaque

ombres menaçantes

froid sourd fusil glacé

jour nuit pénombre feu

abri gelé corps barricade

éclats cratères débris feu

oubli altérité inconscience

détonations rassurantes

sifflements crissements

débris de fer et de chair

entrailles viscères membres

amis ennemis silhouettes

corbeaux égarés ou attentifs

lichen vivant lueurs mortelles

sang bienveillant aux tempes

morts immobiles vivants aussi

temps ralenti suspendu arrêté

le sang se fige au sortir des plaies

ne pas bouger avancer se coucher

flocons énormes insoucieux du fracas

dentelles minutieuses

étoiles cosmiques

ainsi soit-il

amor fati

#### ??? 1944

Toujours vivant le bombyx

Pour l’instant

# Postface à la deuxième édition

### Jacques Marquand

Lorsque je décidai de publier *Le Carnet de Ludwig X*, je projetai d’écrire une postface dans laquelle j’aurais livré au lecteur tant les recherches que j’ai menées que les hypothèses que j’ai été conduit formuler à propos de ces événements, mais en définitive j’y renonçai pour deux raisons. La première était que mes investigations ne m’apprirent en fin de compte que peu de choses par rapport à ce que j’avais su des parents de Ludwig ; la deuxième est que les spéculations que je forgeais alors ne me satisfaisaient nullement. Dans les mois qui suivirent mon voyage à Poitiers, la lecture du carnet occupa quasiment toutes mes nuits. Mais, au-delà de la douleur que me causait l’entrechoquement de ces pages et de mes souvenirs, je n’arrivais pas à formuler une seule hypothèse qui me satisfît. Le reste de mes journées était absorbé par mon métier de journaliste qui était d’autant plus passionnant que cette époque pouvait laisser à chacun l’espoir de l’émergence d’un monde nouveau.

En 1946, je pris la décision de me mettre en congé de France-Soir, non pas pour abandonner mon métier de journaliste, mais pour l’exercer à mon propre compte avec un seul objectif : comprendre. Je consultai de multiples documents, tant de la collaboration que de la résistance. A cette époque, de nombreuses archives étaient indisponibles, soit qu’elles fussent détruites ou égarées, soit qu’elles fussent mises au secret. Ainsi, curieusement, je n’eus pas accès aux archives du gouvernement de Vichy, mais je pus consulter facilement celles de la LVF. Je cherchai des témoins. Je pris contact avec l’association des Déportés de France, sans résultat tangible. J’ai même retrouvé la trace d’anciens volontaires français de la LVF, mais aucun d’entre eux n’avait connu Ludwig.

Je ne détaillerai pas ici comment j’ai assemblé ces bribes d’information, mais je me contenterai d’énoncer les faits dont j’ai pu avoir confirmation. Samuel et Rachel Perecz ont été transférés à Drancy le 13 septembre 1943 puis déportés à Dachau et ils n’en sont jamais revenus. Le maquis OCM-Centurie a été capturé dans une souricière le 6 décembre 1943. Parmi les prisonniers incarcérés à la prison de Pierre-Levée à Poitiers figure bien le nom de Suzanne, mais pas celui de Ludwig. Personne ne sait si d’autres maquisards ont échappé à la rafle. Tous ceux qui étaient emprisonnés à Poitiers ont été transférés rapidement à Auschwitz. J’ai publié des annonces dans la presse locale pour essayer de retrouver des anciens du maquis OCM-Centurie. J’ai eu deux réponses de proches des résistants qui ont été arrêtés ce jour-là. Elles convergeaient sur les évènements et aucune n’avait connaissance de membres du réseau qui eussent échappé aux Allemands ce jour-là. J’ai contacté des anciens d’autres maquis voisins. Personne ne semble avoir eu de détails sur les conditions de la capture d’OCM-Centurie ni de nouvelles de ses membres.

Ludwig s’est bien engagé dans la LVF au centre de recrutement de Pierre-Bénite le 8 janvier 1944. Peu de temps après, il a été envoyé dans une division combattante en Ukraine. Il a été tué lors d’un affrontement avec un détachement de l’Armée rouge le 18 mars 1944. Toute sa section est tombée au front. Personne n’a jamais eu de nouvelles de Suzanne Perecz ni d’aucun de ses camarades.

Mes premières interrogations portaient évidemment sur la raison pour laquelle Ludwig n’avait pas été capturé avec Suzanne et ses autres camarades du maquis. L’hypothèse la plus satisfaisante était qu’il eût pu s’échapper d’une manière ou d’une autre ou bien qu’il fût absent du maquis au moment de sa capture. Mais pourquoi alors n’aurait-il donné aucun signe de vie à sa famille ni contacté la Résistance par l’intermédiaire d’un autre réseau avec lequel il aurait été en rapport ? L’autre hypothèse, dont la seule évocation me terrifiait, était que Ludwig eût été, volontairement ou involontairement à l’origine de la capture de ses camarades. Je ne pouvais cependant me résoudre à l’image d’un Ludwig trahissant ses compagnons. Cette idée était autant insupportable à mon cœur qu’elle était incompatible avec ma raison. Elle était pourtant la plus cohérente avec son engagement ultérieur dans la SS.

Mais, tout cela n’était que spéculation. Mon seul élément concret était le carnet que je ne cessai de relire à la recherche des motivations de mon ami. Je ne pouvais déceler aucun indice qui eût pu corroborer une adhésion de sa part aux idées nazies. On perçoit même clairement une nette distance, voire de l’ironie, par rapport aux engagements de ses compagnons d’armes. Cependant, un individu dénommé R. que Ludwig semble connaître au sein de la LVF est évoqué par deux fois. Je me suis longuement interrogé, sans succès, sur l’identité de ce R. Etait-ce lui qui avait convaincu Ludwig de s’engager dans la LVF ?

Le thème de l’altérité, du dédoublement de la personnalité est constamment présent dans le carnet : je m’apprête à quitter celui que j’étais… il est temps d’être un autre… j’ai choisi d’être une brute. Cette antienne, je l’avais déjà entendue mainte fois dans sa bouche, mais je lui avais toujours accordé une valeur ludique, comme une spéculation intellectuelle sur le peu de consistance de ce que nous appelons notre identité. Ludwig avait-il prolongé le jeu jusqu’à chercher réellement à devenir une sorte d’antithèse de sa propre personnalité ?

Il me semblait évident aussi, à la lecture du carnet, que mon ami était conscient d’aller à une mort certaine : "… ce monde dans lequel, jusqu’ici, j’ai flâné. Je n’ai plus aucune raison d’y demeurer… Qu’est-ce que je regretterais le plus, s’il était permis aux morts d’avoir des regrets ?… J’ai déjà quitté ce monde." Cette mort, la recherchait-il ? Cet engagement était-il une forme de suicide consécutif au désespoir d’avoir perdu Suzanne ? Mais alors, que n’avait-il cherché une autre sorte d’action d’éclat correspondant plus à sa personnalité ? Mais la métaphore récurrente du bombyx et d’autres indices semblent aussi indiquer que Ludwig poursuivait un but plus précis que sa seule mort : "… je ne suis pas ici pour ça…⁠ j’ai même parfois l’impression d’être le seul à savoir vraiment pourquoi je suis ici."

Il s’était écoulé à peine plus d’un mois entre la capture du maquis et l’engagement de Ludwig. Il devait s’être produit quelque chose dans cet intervalle de temps qui avait conduit mon ami à prendre cette décision, mais je n’arrivais pas à comprendre quoi. Je sentis alors que je n’avancerais plus dans mon enquête — dois-je dire ma quête ? — et en 1949 je décidai de publier le carnet en l’état. J’écrivis un récit explicatif de la période qui avait précédé, mais sans livrer au lecteur aucune indication sur mes réflexions trop incertaines. Peut-être aussi l’ai-je fait pour tirer un trait définitif sur cette histoire. Je reçus plusieurs refus d’éditeurs, mais les *Editions du Mont Rose* acceptèrent mon projet et le livre fut publié à Genève la fin de 1950.

C’est au printemps 1952 que je reçus une lettre qui allait tout changer. Elle portait comme adresse d’expéditeur : Sœur Cécile, Monastère des Clarisses, rue du chapitre, Besançon.

En voici le contenu :

Monsieur,

je vous écris après avoir lu Le Carnet de Ludwig X dont je n’ai pris connaissance que deux ans après sa publication. En effet, la retraite qui est la mienne n’est guère propice au suivi de l’actualité littéraire. Mais votre livre m’a été signalé par une cousine qui l’avait lu et qui a pensé que je pouvais avoir des liens avec cette histoire.

En effet, j’ai fait partie du maquis OCM-Centurie de janvier 1943 jusqu’à sa capture en décembre de la même année. J’ai bien connu Suzanne Perecz qui jouait un rôle d’agent de liaison. Lorsque ses parents furent déportés à l’été 1943, elle entra complètement dans la clandestinité en rejoignant notre maquis avec son fiancé Ludwig X. Je l’ai peu connu, mais il était manifestement très amoureux de Suzanne, ce qui ne l’empêchait pas de se montrer très courageux lorsqu’il s’agissait de prendre des risques.

Comme vous l’avez compris à l’issue de vos recherches, l’ensemble du maquis est tombé dans un piège qui ne pouvait avoir été ourdi que grâce à une parfaite connaissance de l’intérieur de notre mouvement. Nous fûmes tous capturés, sauf deux d’entre nous : Ludwig X et Raymond Soubise. Dès que nous fûmes enfermés à la prison de Poitiers, nous ne pûmes que constater leur absence. Suzanne ne tarda pas à écarter toute mise en cause de Ludwig. En effet, ce jour-là, elle devait, comme chaque jeudi, assurer une liaison hebdomadaire avec le maquis FTPF Poitiers qui recevait directement les instructions de l’état-major de l’Armée secrète. Mais elle s’était foulé la cheville et c’est au dernier moment qu’elle demanda à Ludwig de la remplacer. Aussi, nos soupçons se portèrent rapidement sur Raymond Soubise, bien qu’il fût plus ancien et plus gradé que Ludwig. Suzanne me confia également que Raymond manifestait pour elle un intérêt appuyé.

Comme vous le pressentiez, Suzanne est morte à Auschwitz fin 1944. J’ai eu la chance d’en réchapper et j’ai alors décidé de consacrer le restant inattendu de cette vie au Seigneur.

Comme vous le voyez, les quelques faits dont je peux vous informer sont épars et ne comportent aucune certitude, mais j’ai jugé utile, avec l’accord de mon directeur de conscience, de les porter à votre connaissance en espérant qu’ils puissent faciliter vos recherches ultérieures et, je l’espère, vous permettre de trouver des réponses.

Je serais heureuse si vous pouviez me tenir au courant par voie épistolaire de vos avancées éventuelles.

Puisse le Seigneur vous y aider.

Sœur Cécile

Je reçus cette lettre avec des sentiments mêlés. Je m’étais habitué à l’idée que Suzanne n’était pas revenue d’Auschwitz, mais entre une conviction et une certitude, il demeure toujours un intervalle dans lequel, aussi mince soit-il, peut se loger l’espoir. Maintenant, le rideau était définitivement baissé. Mais d’un autre côté, ce courrier éclairait mes interrogations d’un jour entièrement nouveau et m’apportait bien sûr un grand soulagement. Bien que je n’eusse jamais formulé en conscience l’hypothèse que Ludwig eût pu être à l’origine de la capture du maquis, cette idée refoulée me rongeait depuis des années. Je n’avais pas la réponse à toutes mes questions, mais un nouveau personnage était apparu, peut-être un coupable présumé. Toutefois il fallait que je complète et que je vérifie ces informations. Aussi, je repris mon enquête à la recherche de Raymond Soubise. Cette fois, je ne redoutai plus ce que j’allais découvrir, mais je l’espérais.

Je narrerai les faits tels que j’ai pu les reconstituer. Après la capture du maquis par les Allemands, Raymond Soubise quitta Poitiers pour Lyon. Une semaine plus tard, le 15 décembre 1943, il s’engagea dans la LVF au bureau de recrutement de Pierre-Bénite et partit pour l’Ukraine, exactement trois semaines avant que Ludwig ne suivît le même chemin. J’avais enfin identifié le R. Mentionné dans le carnet.

Le doute ne m’était alors plus permis : Ludwig suivait Raymond à la trace. Il ne s’est engagé sous l’uniforme allemand que pour le retrouver. Il avait identifié le traître qui avait dénoncé le maquis OCM-Centurie. Dans ses calculs, Suzanne seule aurait dû y échapper. Mais le hasard a fait que ce fut Ludwig. En l’apprenant, Raymond a su qu’il serait identifié par la Résistance et, craignant pour sa vie, il a fui la région, puis la France.

Le thème du bombyx, l’allusion à Edmond Dantès et au capitaine Achab devenaient maintenant évidents. Ludwig n’a rien renié, rien trahi, rien oublié. Il poursuivait au contraire un traître, mû par un impérieux devoir que je veux appeler justice plutôt que vengeance.

Que s’est-il passé ensuite ? Selon les archives de la LVF, Raymond Soubise n’était pas dans la même compagnie que Ludwig. Il est « mort au champ d’honneur »  le 18 mars 1944, exactement le même jour que Ludwig.

Qu’est-il arrivé exactement ? Ludwig a-t-il retrouvé Raymond ce jour-là du fait d’une jonction entre leurs unités ? Que s’est-il passé lors de cette rencontre ? Ludwig a-t-il tué Raymond ou bien fut-ce l’inverse ? Le survivant s’est-il donné la mort ou a-t-il attendu que les Russes s’en chargent ?

La forêt d’Ukraine connaît la vérité. Elle gardera éternellement ses secrets. Mais j’ai retrouvé Ludwig, peut-être meurtrier, mais sans doute révolté par une juste colère. J’ai retrouvé ma mémoire.

# Questions sur une œuvre

### Pierre Fiastre

J’ai découvert *Le Carnet de Ludwig X* en 1971 alors que j’étais moi-même élève à l’Ecole normale supérieure. Je fus fasciné par cette histoire. J’eus envie d’en savoir plus sur ses protagonistes et je suis allé consulter les archives de l’école sur la trace de Jacques Marquand et de Ludwig X. Mais je ne trouvai aucun élève de la promotion 1941 portant l’un de ces noms. Il était logique que ce fussent des pseudonymes. Je cherchai alors, à partir des fragments biographiques parsemés dans le Carnet, des éléments dont j’aurais pu trouver écho dans les parcours de vie d’autres élèves. J’étendis mes recherches aux promotions voisines. Ce fut peine perdue. Apparemment, il n’existait aucun ancien élève qu’on pût identifier, ne fût-ce qu’avec quelques bribes de présomption, aux protagonistes du Carnet. Je ne poursuivis pas plus loin mes recherches et j’oubliai pour un temps *Le* *Carnet de Ludwig X*.

Il me revint en mémoire trente ans plus tard lors d’un colloque organisé à la rue d’Ulm sur le thème de l’ENS pendant l’Occupation. J’y rencontrai Etienne Sion, auteur d’un ouvrage fort documenté sur le sujet. Au détour d’une conversation, je le questionnai sur le Carnet. Il connaissait l’ouvrage et m’assura qu’il s’agissait selon lui d’une fiction, mais il ignorait qui en était l’auteur. Cette conversation piqua à nouveau ma curiosité et j’entrepris une lecture attentive de l’ouvrage qui était resté depuis lors dans ma bibliothèque. Après quelques semaines, je décidai de mener une enquête sur l’origine de ce livre.

#### Enquête sur les protagonistes

Je commençai par vérifier l’authenticité des personnages secondaires cités dans l’ouvrage et je ne pus que constater qu’elle ne pouvait pas être prise en défaut. Les anecdotes concernant Jérôme Carcopino, Jean Cavaillès ou Pierre-Aimé Touchard étaient totalement en accord avec les biographies de ces personnages. Il en était de même avec Robert Tenaille, qui était en fait le nom de plume et de clandestinité de Robert Salmon. Normalien-lettres de la promotion 1941, Salmon a fondé Défense de la France dès 1941 avec Philippe Viannay. Dans ses mémoires, il explique que pour des raisons de sécurité il évitait de recruter au sein de Normale Sup et que la seule exception qu’il fit fut celle de Jean-Daniel Jurgensen, qui par ailleurs ne présente à travers sa biographie aucune similitude avec les protagonistes du Carnet. Il faut cependant noter que Robert Salmon était d’origine juive et qu’il réussit à cacher ce fait aux autorités de l’Ecole durant toute sa scolarité, anecdote assez semblable à celle que raconte Jacques Marquand à propos de Ludwig.

Je remarquai aussi que Marquand avait écrit le mot « turne » sans « h », alors qu’il dit avoir écrit son récit en 1949. Or la bonne règle veut que, si la graphie est libre les années bissextiles, le « h » soit de rigueur dans les écrits normaliens les années non bissextiles. Cet usage est aujourd’hui un peu tombé en désuétude, mais, à l’époque, un normalien, qui plus est littéraire, ne pouvait l’ignorer. Je commençai alors à émettre l’hypothèse que peut-être Jacques Marquand n’aurait jamais fréquenté la rue d’Ulm. Le champ de recherches s’élargissait, mais l’identification de l’auteur n’en était que plus indispensable.

Je passe sur mes recherches à travers internet qui m’ont permis de trouver de très nombreux Jacques Marquand, nom assez commun, mais dont aucun ne correspondait ni à l’âge ni aux caractéristiques de ma recherche. Je continuai par l’éditeur du Carnet, les *Editions du Mont Rose*. Leur fondateur, Arnold Sutter était mort en 2013 et la maison avait cessé ses activités. Néanmoins, je pus entrer en contact avec ses héritiers qui mirent obligeamment des caisses d'archives à ma disposition. Je pus alors retrouver le contrat de la deuxième édition de 1954. Celui-ci était signé par Jacques Marquand, mais ne comportait aucune adresse. Les droits d’auteur devaient être versés à la FNDIRP (Fédération nationale des déportés et internés, résidants et patriotes).

J’orientai alors mes recherches vers le journal Défense de la France. Entre juillet 1941 et octobre 1944, 63 numéros sont parus, dont 57 sont conservés à la BNF. En novembre 1944, le journal devint quotidien sous le titre de France-Soir.

La consultation des archives des deux journaux m’a permis de retrouver 132 articles signés Jacques Marquand, dont 23 pendant la période de clandestinité. Il est vraisemblable que Jacques Marquand ait écrit d’autres articles non signés. Entre novembre 1944 et 1946, neuf éditoriaux ont été de la plume de Jacques Marquand. Celui du 11 janvier 1946, intitulé « Victimes ou bourreaux ? », reprenait une terminologie chère à Albert Camus pour critiquer les excès de l’épuration, en particulier vis-à-vis des femmes accusées de « collaboration horizontale ». Il généra une polémique qui conduisit en particulier l’Humanité à traiter Jacques Marquand de traître. Son dernier article date de mars 1946, après quoi son nom n’apparaît plus dans le journal. J’ai pu constater aussi qu’il était bien l’auteur d’un reportage sur la poche de La Rochelle. En revanche, les archives administratives avaient complètement disparu au-delà des quinze dernières années, ce qui est assez logique pour une société commerciale. Jacques Marquand était bien le journaliste qu’il prétend être dans le Carnet. Mais je n’avais aucune piste pour le retrouver, car aucun témoin de cette époque n’était encore en vie.

Pourtant, un entrefilet de France-Soir du 6 décembre 1946 attira mon attention. Il y était relaté que « notre ancien collaborateur Jacques Marquand vient d’être décoré de la Médaille de la Résistance ». Je consultai alors les archives du ministère des Anciens Combattants. J’y trouvai le décret du 4 décembre 1946 qui attribuait la Médaille de la Résistance à quinze personnes dont aucune ne s’appelait Jacques Marquand, ce qui me confirma dans l’idée que je m’étais déjà forgée qu’il s’agissait d’un nom de clandestinité derrière laquelle se cachait une autre identité.

Je fis alors des recherches sur ces quinze noms. Je m’assurai d’abord qu’aucun d’entre eux n’était normalien. Je réussis à retrouver la piste de la plupart, mais mes recherches se focalisèrent assez rapidement sur l’un d’entre eux, Bertrand D. qui n’était pas normalien, mais polytechnicien, pas philosophe, mais scientifique. Il était originaire d’Avignon et avait fait sa taupe à Montpellier. Son père était colonel de cavalerie. Je sus alors que j’avais identifié Jacques Marquand. Je me rendis compte en même temps que j’aurais dû suivre la piste de Polytechnique plus tôt. En effet, Jacques Marquand emploie une fois dans son récit le terme de "magnan" au lieu de celui de "pot" pour désigner le réfectoire. Or il s’agit là d’un mot d’argot typiquement polytechnicien.

J’appris qu’il était décédé en 1998 et je regrettai de n’avoir pas entrepris cette quête vingt ans plus tôt. Je pus néanmoins rencontrer ses enfants. Ils me confirmèrent que leur père était entré dans la Résistance pendant ses années d’école et avait collaboré à France-Soir jusqu’en 1946. Il avait ensuite quitté le journalisme et avait entrepris une carrière dans l’industrie. Il avait pris sa retraite en 1987 et s’était retiré dans la propriété familiale d’Avignon jusqu’à sa mort. Cependant ses enfants ignoraient l’existence du *Carnet de Ludwig X*. Ils n’avaient jamais entendu parler d’un certain Ludwig. Jacques Marquand était redevenu Bertrand D. et avait tiré un rideau opaque entre ces deux vies.

Les archives de l’Ecole Polytechnique ne m’ont livré aucune information exploitable sur un élève qui aurait pu ressembler à Ludwig. Apparemment aucun élève de l’X ne s’est engagé dans l’armée allemande. Je suis allé en Allemagne consulter les archives de la LVF. Plusieurs volontaires se sont bien engagés au centre de recrutement de Pierre-Bénite et ont été envoyés en Biélorussie à la fin de 1943. Aucun renseignement autre que leur nom n’est disponible. Le nom de Raymond Soubise n’y figure pas et aucun autre nom ne peut rappeler de près ou de loin celui de Ludwig.

J’ai aussi mené une enquête à Poitiers. L’histoire de la capture du maquis OCM-Centurie est bien conforme au récit de Jacques Marquand et le nom de Suzanne Perecz figure dans les archives de la prison. Je n’ai pu trouver aucune trace d’information sur les parents de Ludwig. En revanche, j’ai pu vérifier qu’un pressing, rue de la Bièvre, occupe bien l’emplacement d’une ancienne chapellerie.

#### Invraisemblances et anachronismes ?

Je procédai alors à une lecture analytique du Carnet et j’y relevai plusieurs points qui pouvaient ressembler à des erreurs ou des anachronismes, ou tout au moins poser quelque question quant à l’authenticité de la chronologie supposée.

a) Le premier ne m’est apparu que fort tard bien qu’il soit le plus facile à vérifier : la Légion des Volontaires Français n’a jamais combattu en Ukraine. Elle a été envoyée successivement en Biélorussie, en Pologne et en Russie. Il faut cependant noter que dans le Carnet, Ludwig ne mentionne jamais l’Ukraine. C’est Jacques Marquand qui rapporte les propos de son père « Nous savons que Ludwig n’est pas mort à Auschwitz, car il est mort en Ukraine ». On a donc affaire à une citation de seconde main sur un sujet qui devait paraître à l’époque plus flou qu’aujourd’hui. L’URSS englobait tous ces pays (y compris la moitié de la Pologne depuis 1939) et les contours de ce qui était alors la République socialiste soviétique d’Ukraine devaient apparaître bien incertains aux yeux de la plupart des Français. La seule localité mentionnée par Ludwig est « Oncha ». On pourrait penser à Orcha en Biélorussie, mais ce n’est pas vraiment une petite ville. Il s’agit vraisemblablement de Dzisna, qui s’écrit Дисна en russe, et qui pourrait avoir été lu Oncha par quelqu’un ne connaissant pas l’alphabet cyrillique.

b) La lecture du Carnet m’a conduit à plusieurs interrogations. Le souvenir n° 7 de Ludwig est : " Les Noces à Tipasa. Absinthes, ruines, soleil noir…" Il ne peut manifestement que faire référence à l’essai éponyme d’Albert Camus. Celui-ci a été publié dans le recueil Noces en 1939 chez Edmond Charlot à Alger. Mais ce n’est qu’en 1950 qu’il a été édité en métropole par Gallimard. Il semble donc assez improbable, mais pas complètement impossible que Ludwig en ait eu connaissance.

c) Le souvenir n° 14 est simplement intitulé Le problème des trois corps. Il fait l’objet d’une note de Jacques Marquand qui précise que cette question, étudiée dès 1888 par Henri Poincaré, était utilisée par Ludwig à propos de l’imprédictibilité des systèmes complexes. Il utilisait pour cela l’exemple du battement d’ailes d’un papillon en Provence qui serait susceptible de déclencher un typhon en mer du Japon. Or cette métaphore est unanimement attribuée à Edward Lorenz qui ne l’aurait formulée qu’en 1972. Mais elle figure bien dans la deuxième édition du *Carnet de Ludwig* X de 1954. Il ne peut donc pas s’agir d’un anachronisme et il faut en conclure que l’attribution de cette phrase à Lorenz serait usurpée ou tout au moins qu’il se serait contenté de formaliser une expression qui aurait déjà été en usage dans les milieux scientifiques depuis de nombreuses années.

d) Le souvenir n° 20, " Le Concert champêtre de Giorgione au Musée du Louvre ", pose en fait deux questions distinctes. La première est celle de l’absence de ce tableau à Paris en 1941/1943. En effet, les œuvres majeures du Louvre avaient été déménagées en province dès 1938 et le Concert champêtre en faisait partie. Le second point est que ce tableau était à cette époque attribué à Titien. Mais il est possible que Ludwig en ait vu une photographie sur un livre ancien qui l’aurait attribué à Giorgione et rien de concluant ne peut être tiré de cette remarque.

e) J’ai été aussi intrigué par le terme de robot que Marquand emploie dans le récit d’une conversation avec Ludwig, celui-ci me semblant trop moderne pour l’époque. En fait le terme robot est apparu pour la première fois dans une pièce de théâtre de science-fiction de l’auteur tchécoslovaque Karel Čapek. Le mot a été créé par son frère Josef à partir du mot tchèque robota qui signifie « travail, besogne, corvée ». Cette pièce fut jouée à Prague en 1921 et à New York en 1922. La première traduction française, établie par Hanuš Jelínek, était intitulée Rezon’s Universal Robots. La pièce fut créée à la Comédie des Champs-Elysées le 26 mars 1924. Antonin Artaud y jouait le rôle principal. Le site Ngram Viewer de Google permet de quantifier l’usage des mots par date à travers la littérature. C’est en effet dans les années 20 que l’on trouve les premiers usages du mot et il a commencé à se répandre à la fin des années 30.



f) Un autre terme employé par Ludwig mérite d’être souligné : le mot « dinosaure ». Ce terme a été proposé par le paléontologue anglais Richard Owen dès 1842. Selon Ngram Viewer, il était cependant très peu utilisé jusqu’aux années 50 (bien moins que « robot »). Le terme « diplodocus » lui était préféré.



Mais ce sont en fait les deux derniers points que je veux évoquer qui me semblent le plus problématiques.

g) Le 25 décembre 1943, Ludwig affirme dans le Carnet avoir vu au cinéma le film « Le Voyageur sans bagage » de Jean Anouilh. Or les archives de la Cinémathèque française indiquent comme date de sortie du film le 23 février 1944. Il aurait donc été impossible de le voir à la date indiquée. Néanmoins, il reste envisageable qu’une erreur se soit glissée dans ces archives ou bien que le film ait été projeté en avant-première à Lyon.

h) Et pour terminer, il faut bien sûr mentionner la citation du 4 janvier 1944 « Le temps d’apprendre à vivre, il est déjà trop tard ». Il s’agit bien sûr d’un vers du célèbre poème « Il n’y a pas d’amour heureux ». Il a été écrit par Louis Aragon en janvier 1943, mais il n’a été publié que fin 1944, avec d’autres poèmes, chez Seghers dans le recueil La Diane française. Cet ensemble ayant pour thème la résistance à l’occupant, il n’est pas impossible que certains poèmes aient circulé préalablement, sous forme écrite ou verbale, dans les milieux de la Résistance et que Ludwig en ait eu ainsi connaissance.

Comme on le voit, ces quelques remarques suscitent des interrogations sur l’authenticité du *Carnet de Ludwig X* sans toutefois qu’aucune ne permette de conclure avec certitude et je n’ai pu relever dans l’ensemble du texte aucune autre anomalie permettant de mettre en doute son authenticité. Lorsque je relatai ces maigres éléments à Gérald Wittock, directeur de collection chez Melmac, il me proposa de rééditer l’ouvrage avec mes commentaires. Nous n'eûmes aucun mal à obtenir l'autorisation des héritiers d'Arnold Sutter ni de ceux de Jacques Marquand.

#### Conclusion

Que penser aujourd’hui de cette œuvre ? J’ai parfois eu la tentation de croire qu’il s’agissait d’une pure fiction, mais j’ai renoncé à cette hypothèse pour plusieurs raisons. La première est qu’on a du mal à imaginer comment une telle histoire pourrait prendre naissance ex nihilo dans l’imagination d’un auteur. Mais c’est la réalité de l’existence de Suzanne Perecz qui m’a définitivement convaincu. A moins de former l’hypothèse que l’auteur soit allé chercher un nom au hasard dans un registre pour renforcer la véracité d’une histoire inventée à l’intention d’un lecteur hypothétique, Jacques Marquand ne peut qu’avoir connu, directement ou indirectement, Suzanne Perecz.

Alors quoi ? Tout le monde est authentique dans cette histoire, le narrateur, la destinataire de la dédicace, les différents personnages secondaires. Seul manque à l’appel le principal protagoniste, Ludwig. Jacques Marquand a-t-il brouillé les pistes à dessein pour qu’on ne puisse l’identifier ? Ou bien Ludwig n’est-il en fin de compte qu’un personnage métaphorique dont la prétendue existence constituerait l’allégorie d’une réalité cachée ? Est-il un double que Jacques Marquand se serait confectionné pour paraphraser une histoire différente dont il ne souhaitait pas rendre publics tous les éléments ? Si Ludwig n’a jamais existé, quel lien reliait Jacques Marquand à Suzanne Perecz ?

Quelques détails posent des questions à moins qu’ils ne suggèrent des pistes de réponse. Tout d’abord, pourquoi Jacques Marquand qui était polytechnicien a-t-il ressenti le besoin de transposer habilement l’histoire à la rue d’Ulm, avec force détails et tout en conservant son propre nom, certes pseudonymique, mais néanmoins public à cette époque ? Si Ludwig n’était que le fruit de son imagination, n’aurait-il pas été plus simple de tout dissimuler sous un voile plus impénétrable ?

L’analyse textuelle ne doit pas être négligée, non plus. Il semble évident que le corps du carnet n’a pas été écrit de la même plume que le récit de Jacques Marquand. Nous sommes en présence d’un ouvrage à quatre mains. Alors, si Ludwig n’a pas existé, qui a écrit le carnet, quand et où ? Le contenu et le ton de l’ouvrage sont bien trop graves pour qu’on puisse être effleuré par l’idée d’une plaisanterie ou d’un pari.

Enfin, une question m’a longtemps intrigué : s’il s’agit d’une histoire de fiction, comment expliquer la postface de la deuxième édition ? Soit Jacques Marquand a réellement reçu cette lettre de Sœur Cécile, et dans ce cas Ludwig a réellement existé. Soit cette lettre est, elle aussi, une fiction, mais alors quelles pouvaient être les motivations de Jacques Marquand pour modifier volontairement l’interprétation du Carnet quelques années après sa publication ? La lettre est-elle authentique ou métaphorique ? Ou bien cette palinodie était-elle programmée à l’avance ?

Je me permettrai de formuler une troisième hypothèse. Malgré toutes mes recherches, je n’ai jamais pu tenir entre mes mains un exemplaire de la première édition du Carnet, celle de 1949. Elle n’est pas répertoriée à la BNF, et je n'en ai trouvé aucun exemplaire ni aucune trace dans les archives des *Editions du Mont Rose*. La seule mention de Jacques Marquand que j’ai pu y trouver était le contrat de la deuxième édition qui ne précise pas qu'il s'agirait d'une réédition mais ne le contredit pas non plus. Il est alors légitime de se demander si cette première édition a réellement existé et si la deuxième n’était pas en réalité la première, l’auteur inventant de toutes pièces ce prétendu rebondissement éditorial. Il m’est bien entendu impossible d’avancer la moindre preuve de cette théorie.

Comme je m’en rends compte en relisant ces lignes, mes années de recherche soulèvent bien plus de questions qu’elles n’apportent de réponses et je suis bien conscient d’avoir en quelque sorte usurpé le rôle d’exégète qui aurait dû être le mien.

Mais j’en tire néanmoins une intense satisfaction, celle d’avoir été le déclencheur qui a fourni le prétexte à cette nouvelle édition du *Carnet de Ludwig X* qui permettra de faire connaître à la génération actuelle de lecteurs ce témoignage d’une époque troublée, que je considère comme un des plus beaux textes du XXe siècle.

Ludwig était-il un personnage de chair et de sang ou bien de plume et d’encre ? Toute spéculation sur la vérité historique de ce récit semble finalement dérisoire en regard de l’authenticité qui s’en dégage.

1. Classe de lettres supérieures, première année de classes préparatoires littéraires, précédant la khâgne, ou première supérieure. [↑](#footnote-ref-1)
2. Groupe des élèves catholiques, les talas. Ils sont ainsi dénommés car ils vont-t-à la messe. [↑](#footnote-ref-2)
3. Nom donné à la cantine de l’Ecole. [↑](#footnote-ref-3)
4. Quelques années plus tard, nous aurions peut-être employé le mot « existentialistes » . [↑](#footnote-ref-4)
5. Ancien élève dans l’argot de Normale Sup [↑](#footnote-ref-5)
6. Les élèves mariés bénéficiaient d’un statut d’externat. [↑](#footnote-ref-6)
7. Ludwig avait un odorat particulièrement développé, ce qui m’avait d’autant plus frappé que c’était loin d’être mon cas. Une fois, il m’avait demandé de l’emmener dans Paris les yeux bandés et il était capable de se repérer par l’odeur des rues. [↑](#footnote-ref-7)
8. Le carnet comporte soixante-quatre feuilles. Cinquante-cinq ont été remplies par Ludwig. [↑](#footnote-ref-8)
9. J’ai bien entendu longuement cherché, mais sans succès, qui est ce R. auquel Ludwig fait allusion. [↑](#footnote-ref-9)
10. Cette remarque donne à penser que Ludwig s’est engagé dans un but précis, mais lequel ? [↑](#footnote-ref-10)
11. Avec Ludwig, nous nous amusions souvent à faire des listes. Il y en avait tellement qu’un jour nous avons entrepris la liste des listes à faire. La liste des lits où nous avions dormi en faisait partie. [↑](#footnote-ref-11)
12. Le concept de conscience et celui de mémoire revenaient fréquemment dans mes discussions avec Ludwig. Pour moi, la définition de la conscience individuelle ne posait pas de problème particulier. J’évitais d’employer le mot âme, qui aurait inévitablement entraîné les railleries de Ludwig, et dont la définition dans la doctrine catholique ne me semblait pas toujours d’une cohérence absolue et je préférais me référer à la définition kantienne de le conscience comme le pouvoir de posséder le je dans sa représentation, la capacité de se saisir soi-même de ses propres pensées. Ludwig remettait en cause la notion même d’individu. Ta pensée, me disait-il en substance, n’est que la combinaison de connexions au sein de ton cerveau, elles-mêmes régies par les lois de l’électricité. Et lorsque tu penses, tu ne peux que te référer à ta propre expérience imprimée dans les replis de ton cerveau. Ta conscience n’est pas autre chose que le résultat de ta mémoire. Imagine un robot perfectionné dont on aurait élaboré toutes les connexions internes pour lui permettre de se comporter comme un être humain. Il déciderait, il agirait exactement comme tu le fais. Mais efface toutes ses connexions, ôte lui sa mémoire et il deviendrait inerte. En quoi es-tu différent de ce robot ? Et quelle décision peux-tu prendre indépendamment de toute la quantité d’information accumulée dans ta mémoire ?

    Et lorsque j’objectais que même si un robot pouvait penser, il n’aurait pas conscience de sa pensée, il me répondait : Qu’en sais-tu ? Penser que l’on pense n’est rien d’autre que penser. Si la conscience c’est penser que l’on pense, quand tu penses que tu as une conscience, cela signifie que tu penses que tu penses que tu penses. Autrement dit, tu élèves la fonction « penser que » à la puissance 3. Rien ne t’empêche d’ailleurs de l’élever à la puissance 1000 mais alors tu n’arriveras pas à comprendre ce que tu penses parce que tu n’es pas assez intelligent. Tu prétends que le robot n’a pas de conscience parce les robots n’existent pas aujourd’hui et tu ne peux qu’imaginer un robot moins intelligent que toi, mais quand les robots existeront, qu’est-ce qui empêchera qu’ils soient plus intelligents que toi ? Et s’ils sont plus intelligents que nous ils pourront fabriquer eux-mêmes des robots à la puissance 2 dont nous ne comprendrons pas le fonctionnement et ces robots au carré fabriqueront eux-mêmes des robots au cube et ainsi de suite. Doutes-tu que ces robots puissent être dotés de conscience ? Mais s’ils croient à leur individu, ils auront peut-être tort, car ces robots seront reliés entre eux et bénéficieront de la mémoire des autres. Alors leur conscience individuelle sera un leurre et se diluera dans une conscience collective globale des robots. [↑](#footnote-ref-12)
13. Ludwig prenait plaisir à la poésie des noms propres. C’est ainsi qu’il s’enthousiasmait pour Marceline Desbordes-Valmore ou Jean le Rond d’Alembert. Nous jouions parfois au « jeu du métro » que nous avions inventé. Chacun devait dire alternativement le nom d’une station de métro. Celui qui se trouvait à court d’idées était obligé de dire Denfert-Rochereau, après quoi l’autre prononçait Barbés-Rochechouart et gagnait la partie. [↑](#footnote-ref-13)
14. C’était la première pièce que nous sommes allés voir ensemble, au théâtre Hébertot, peu après notre entrée à l’Ecole. [↑](#footnote-ref-14)
15. L’instabilité des systèmes dynamiques a été mise en évidence par Henri Poincaré dans son fameux mémoire intitulé Sur le problème des trois corps et les équations de la dynamique, qui lui valut le prix du roi Oscar, roi de Norvège et de Suède et passionné de mathématiques. Le mémoire lauréat comportait cependant une erreur. La correction de celle-ci obligea Poincaré à procéder à de profonds remaniements dans son texte, et aussi à rembourser les frais d'impression du premier mémoire, une somme supérieure de quelque mille couronnes au prix qu'il avait reçu. Mais cette erreur fut féconde, car en lieu et place de la stabilité du système solaire, Poincaré découvrit le chaos potentiel caché dans les équations de la dynamique.

    Lors d’une de nos discussions nocturnes, Ludwig avait essayé de m’expliquer la théorie du chaos et l’imprédictibilité des systèmes déterministes dues à d’infimes variations des conditions initiales. Comme j’avais du mal à le suivre, il avait pris l’exemple du battement d’ailes d’un papillon en Provence qui était susceptible de déclencher un typhon en mer du Japon.

    Je crus un temps que ce phénomène me donnerait justement un argument contre cette vision mécaniste du monde. Mais il me répondit : tu confonds imprédictibilité et indétermination. Oui, le monde est instable, chaotique, imprévisible. Oui, un changement infime de conditions initiales peut conduire à des catastrophes. Peut-être que si Hitler n’avait pas été recalé au concours des beaux-arts le monde serait en paix, des morts seraient vivants et des vivants seraient morts. Ou peut-être pas. Mais l’uchronie est inutile. Ce qui s’est produit devait se produire, bien que ce fût imprévisible, même si c’était inimaginable. Ton Dieu qui, s’il existe, embrasse en même temps le passé, le présent et l’avenir le sait bien et il n’y a pour lui pas plus d’indétermination du futur qu’il n’y en a du passé. [↑](#footnote-ref-15)
16. Il avait effectivement développé cette théorie qui n’est pas sans rappeler l’unanimisme. Mais à la différence de la vision synthétique de Jules Romains, Ludwig en développait une vision analytique. Il affirmait, par exemple, que l’amitié qui existait entre nous avait une existence bien plus réelle que chacune de nos individualités. [↑](#footnote-ref-16)
17. Dans ce propos, Alain explique pourquoi toutes les barques bretonnes sont identiques dans les mêmes termes que Darwin emploie pour la théorie de l’évolution. Chaque nouvelle barque est fabriquée en copiant les barques existantes mais son concepteur y introduit parfois quelques changement de son cru. Si celui-ci est néfaste à la navigation, la barque disparaîtra plus vite que les autres et sera peu copiée. Si, en revanche, ce changement est favorable, la longévité de la barque fera qu’elle sera copiée plus souvent. Ainsi des mutations aléatoires combinée à un processus de transmission permettent une évolution progressive des barques vers un modèle de plus en plus robuste. [↑](#footnote-ref-17)
18. Pendant l’année 1941-1942, nous avons parcouru Paris en tous sens. Nous préparions nos promenades en choisissant un thème précis. Par exemple nous suivions en surface le trajet d’une ligne de métro, d’un affluent souterrain de la Seine ou d’une enceinte disparue. Ou bien nous parcourions une spirale dans l’ordre des arrondissements. Ou encore nous cherchions un itinéraire qui nous ramène à notre point de départ en empruntant uniquement des rues dans l’ordre alphabétique. [↑](#footnote-ref-18)
19. Ludwig se moquait de mes convictions religieuses : Que tu croies à l’immortalité de l’âme, me disait-il en substance, ne me dérange pas trop. Bien que ce soit à toi que devrait revenir la charge de la preuve, je ne pourrais pas non plus te prouver le contraire par une quelconque expérience scientifique. Si je te disais qu’habite dans notre turne un dragon invisible et impalpable, qui ne se manifeste jamais et qui n’interagit avec aucun instrument de mesure, comment pourrais-tu me prouver que j’ai tort ? Cependant, c’est toi même qui m’a parlé du rasoir d’Occam et donc la non existence du dragon resterait tout de même l’hypothèse la plus simple. Mais admettons que je te laisse croire à l’immortalité de l’âme. Alors est-ce que tu crois vraiment à la résurrection de la chair ? Ainsi, un jour (assez indéfini il faut bien l’avouer), tu retrouveras les atomes qui composaient ton corps ? Il faudra peut-être aller les chercher loin…Ou bien seront-ce des atomes équivalents qui les remplaceront ? Et à quel âge ressusciteras-tu ? Il y a quand même peu de chance que le tout-puissant te laisse le choix. Alors ressusciteras-tu à l’âge du jour de ta mort ? Je te souhaite de mourir jeune si tu veux profiter des filles pour l’éternité ! Ce discours, tenu sur le ton de la plaisanterie, ne m’en ébranlait pas moins et mes réponses étaient assez embrassées. Je m’en tirais, comme le font beaucoup de chrétiens dans de telles circonstances, en prenant une distance allégorique par rapport aux textes originels. Il n’en demeure pas moins que cet argument, sans être le seul, a sans doute contribué à mon renoncement à la foi quelques années plus tard. [↑](#footnote-ref-19)
20. Comme sans doute tous les jeunes gens de vingt ans, nous avions rempli tous deux le fameux questionnaire. je me souviens de quelques unes des réponses de Ludwig.

    Ma vertu préférée : Le courage

    La qualité que je préfère chez un homme : Savoir se taire quand il n'y a rien à dire

    La qualité que je préfère chez une femme : Savoir parler quand il y a quelque chose à dire

    Le principal trait de mon caractère : Le doute méthodique

    Ce que j'apprécie le plus chez mes amis : Qu'ils me supportent

    Mon principal défaut : L'indifférence

    Mon occupation préférée : Cultiver le paradoxe.

    Quel serait mon plus grand malheur ? Oublier de vivre

    Ce que je voudrais être : Ce que je serai. [↑](#footnote-ref-20)
21. Lors de nos conversations nocturnes, nous avons souvent débattu du droit de tuer. A cette époque, la peine de mort ne me posait pas de problème moral à partir du moment où elle résultait d’une décision consciente, réfléchie et démocratique du corps social. Ludwig en revanche la considérait comme barbare. Pour lui, tuer ne pouvait être un droit au sens social du terme. Selon lui, la société avait pour objectif de nous préserver de l’état de nature et ne pouvait donc admettre le recours à l’acte le plus primitif qui soit, le meurtre. En revanche il considérait parfaitement légitime de tuer sous l’emprise de l’émotion, de la colère ou de la vengeance. On a le droit de tuer, disait-il, mais on n’a pas le droit de se justifier de tuer. Bien entendu, se posait alors la question de la guerre. Je prétendais qu’il existait des guerres justes et celle contre le nazisme en était évidemment une. Pour Ludwig, il n’existait pas de guerre juste, mais seulement des guerres nécessaires. Pour moi, le combat de la Résistance était la poursuite d’une guerre juste sous d’autres formes. Pour Ludwig, c’était avant tout une révolte. [↑](#footnote-ref-21)
22. Vers extrait de La Madelon. [↑](#footnote-ref-22)
23. Dans une lettre de juillet 1942, Ludwig écrivait :

    La solution n’est pas tellement de changer d'air que d’envisager les choses d’une certaine façon.

    Chaque pas surmonter la fatigue. Prendre ce qui se tient devant toi de telle façon qu’il y ait issue, qu'il puisse y avoir action.

    Essayer de retenir tout ce qu'il peut y avoir d'hétérogène dans ta vie pour en faire ton expression, et non pas la soumission à la machine de la société.

    Les Mathématiques : il ne faut pas se satisfaire de l'apparemment réconfortant. Pousser jusqu'au bout même les raisonnements qui ne sont pas directement utiles.

    Pourquoi ? Pas pour te rôder en attendant toujours le point d'application, plus tard, dans trois ans, mais parce que ça t'intéresse. Ne pas rejeter le bonheur à une époque de ta vie. Parce que cette époque ne sera qu’une justification inexistante de ton manque de désir de vivre.

    Après, le reste te semblera normal. [↑](#footnote-ref-23)
24. La question du déterminisme et du libre-arbitre était souvent au centre de nos discussions. J’étais ce qu’on n’appelait pas encore un existentialiste chrétien, nourri de Saint-Thomas d’Aquin, de Kierkegaard et de Péguy. J’étais convaincu que le libre arbitre est ce qui différencie l’être humain de l’animal et qui lui donne sa transcendance. Je le suis encore. X tenait un discours matérialiste intransigeant. Nous ne sommes, disait-il, que des regroupement d’atomes assemblés en cellules vivantes, de manière certes fort ingénieuse, il est vrai, ce qui explique que certains, comme toi, croient y voir le dessein créateur d’un être supérieur. Mais même si c’était le cas, Dieu n’aurait pas créé les lois de la physique pour y déroger. Les atomes qui te composent ont en ce moment même des positions, des vitesses et des accélérations qui déterminent inéluctablement leur état futur. Tu es en train de réfléchir à ce que tu vas me répondre, mais ce qui est en train de se passer dans les atomes de ton cerveau va te conduire à une réponse que tu ne peux pas ne pas faire. Tu peux bien sûr en imaginer d’autres, c’est ce que tu appelles ton libre arbitre, mais tu vas faire celle que tu dois faire, et même si tu changes d’avis juste au dernier moment, c’est que le choc des atomes aura conduit à ce revirement aussi inéluctable que ton intention précédente.

    En fait, je me suis souvent posé la question de la compatibilité de ce fatalisme spinoziste affiché par Ludwig avec ses actes qui semblaient au contraire manifester une affirmation permanente de son désir impérieux d’être maître de ses choix et de décider de sa vie. [↑](#footnote-ref-24)
25. Dans une nouvelle de Ludwig, intitulée La Passante, écrite sans doute au début de 1943, on peut lire sous la forme d’une lettre du narrateur :

    As-tu déjà sérieusement pensé au suicide ? Moi, c'est une question que je me suis souvent posée. En vérité, c'est la seule question à se poser qui ne soit pas futile. Le suicide, cela ne consiste pas à choisir de mourir— comment aurions-nous le choix ? — mais simplement à en fixer soi-même le moment. J'ai toujours pensé que nul ne peut se prétendre libre, s'il n'est pas réellement capable de disposer de ce choix. On peut bien sûr le refuser, choisir de ne pas l'exercer, comme nous le faisons généralement. Mais rien ne permet alors de prouver, y compris à soi-même, que c'est là le véritable exercice de sa liberté et non la résignation à une fatalité. Ce n'est donc pas le suicide spontané, généré par un désespoir passager, qui m'intéresse, mais le suicide conscient, mûrement réfléchi, acte ultime de notre liberté individuelle.

    Il me plaît parfois de rêver à une société, ou chacun déterminerait à sa majorité la date exacte de sa mort. Arrivé à ce jour, à moins qu'un accident ne l'ait empêché de l'atteindre, il mettrait fin à ses jours. Cette règle simple, que personne n'envisagerait de transgresser, constituerait le fondement même de la cohésion sociale. L'exercice de cet acte constituerait la fierté finale de chacun, la coda d'une vie qu'il se serait efforcé de remplir en connaissant exactement sa durée. On ne s'affligerait que des morts accidentelles, celles qui empêcheraient l'individu d'exercer cet acte ultime. Les morts programmées seraient au contraire des fêtes. Ainsi, nul n'aurait intérêt à choisir une date trop éloignée, car il augmenterait ainsi le risque de se voir privé de sa mort choisie. Le choix de la date de mort de chacun serait alors un libre compromis entre le désir de disposer d'assez de temps pour accomplir le programme de sa vie, et le risque de se voir privé de la partie la plus noble de son accomplissement. Dans, une telle société, la vie et la mort seraient des fêtes, au lieu d'être une tragédie et un drame. [↑](#footnote-ref-25)
26. Extrait du Voyage d’hiver de Wilhelm Müller que Ludwig, germaniste comme moi, aimait à citer.

    Les larmes de mes yeux

    Sont tombées dans la neige ;

    Ses froids flocons avides

    Absorbent mes soupirs.

    (Traduction de Nicolas Class) [↑](#footnote-ref-26)